# *mémoire*

*Les Cahiers d'Afrique du Nord*

# plurielle

**Découvrir,**
**c'est apprendre à vivre.**

N° 64 – septembre 2010. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Sommaire

Éditorial 3
**Jeanine de la Hogue**

La véritable histoire de Tartarin de Tarascon, trop réelle pour ne pas être vraie 4
**Alphonse Daudet**

Coulis d'encre sur macédoine de cartes postales 10
**Alain Amato**

Terrasses, boutiques et rues d'Alger en 1830 20
**Jean-Toussaint Merle**

Nostalgie de Bab El-Oued 22
**Jean Brune**

Un chroniqueur de la Tunisie : Paul Cambon 28
**Vu par Annie Krieger-Krynicki**

Première algérienne 33
**Ausonne de Chancel**

Saint-Exupéry : la tristesse d'Alger, déceptions, inquiétudes 36
**Vu par Marie-Claire Micouleau**

Heurs et malheurs d'un colon obstiné 42
**I. Morel**

Supplément (9 pages)

Bulletin abonnement-adhésion (1 page)

Biographie d'Ely Leblanc (4 pages)
**Odette Goinard**

Repères bibliographiques (2 pages)
**Jeanine de la Hogue**

*Le Lion de l'Atlas*, de Théophile Gautier (1 page) / Errata (1 page)

*Mémoire plurielle*, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 64.
Édité par Mémoire d'Afrique du Nord, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél./Fax : 01 45 42 78 75.
Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue.
Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Jacqueline Gemaehling, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.
Trésorier : Yves Richardot.
ISSN : 1 - 284-43-221
Réalisation : Emmanuel Panchout
Impression : Promoprint.
Abonnement annuel à *Mémoire plurielle* : 20 €. Vente au numéro : 7 €.
Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : 6 €.
Membre donateur : à partir de 30 €. Membre bienfaiteur : à partir de 50 €.
© Mémoire d'Afrique du Nord
**www.memoireafriquedunord.net**

# Découvrir, c'est apprendre à vivre

**Jeanine de la Hogue**

Nous avons fréquenté, pour vous donner ce numéro, des écrivains bien différents. On peut, bien sûr, dire que le thème général, le fil conducteur, c'est la découverte. Découverte, par la correspondance ou le récit, de pays que les Français, dans leur grande majorité, ne connaissaient guère. Nous avons nous-mêmes découvert, ce faisant, des textes fort divers. En effet, qu'y a-t-il de commun entre des cartes postales, envoyées d'Algérie à quelque correspondant métropolitain et qui expriment en quelques mots toute une vie, et la confession, ironique et fort drôle, d'Alphonse Daudet au sujet de Tartarin ? On peut aussi s'amuser à lire le poème assez moqueur d'Ausonne de Chancel sur Alger, ou s'étonner avec Jean-Toussaint Merle de la vie en 1831 sur les terrasses des dames algéroises qui cherchaient à « échapper » à des regards masculins. Restant sur le mode léger quant à l'expression, nous sommes touchés par cette nostalgie et l'écho de Jean Brune, que l'on entend parfois, en pensant à notre Bab el Oued, à nous.

Trois articles, fort différents les uns des autres, nous donnent à réfléchir. Une découverte de la Tunisie, à travers les fonctions de Résident, nous amène à voir le pays avec des yeux plus officiels, quoique la vision soit surprenante. Le deuxième article nous touche plus profondément et nous permet de sentir mieux combien notre vie moderne doit à nos aïeux, bien que tous n'aient pas eu une existence aussi difficile, en particulier dans certaines régions de France. Enfin, j'aimerais que vous attachiez une grande importance à deux lettres, écrites par Saint-Exupéry, peu de temps avant sa disparition. Comme toujours, ce qu'il dit va bien au delà de la banalité.

Odette Goinard, dans la série des biographies, nous donne un aspect intime du professeur Ely Leblanc avec ses impressions originales sur l'arrivée en Algérie.

Ceci étant, je vous souhaite une bonne lecture, en espérant que ce numéro ait encore des successeurs et que Dieu prête longue vie à notre revue.

# La véritable histoire de Tartarin de Tarascon, trop réelle pour ne pas être vraie

**Alphonse Daudet**

**Depuis bientôt quinze ans que j'ai publié les *Aventures de Tartarin*, Tarascon ne me les a pas encore pardonnées, et des voyageurs dignes de foi m'affirment que, chaque matin, à l'heure où la petite ville provençale ouvre les volets de ses boutiques et secoue ses tapis au souffle du grand Rhône, de tous les seuils, de toutes les fenêtres, jaillit le même poing irrité, le même flamboiement d'yeux noirs, le même cri de rage vers Paris : « Oh ? ce Daudet... si un coup, il descend par ici... » comme dans l'histoire de Barbe Bleue : « Descends-tu... ou si je monte ! » Et sans rire, une fois, Tarascon est monté.**

C'était en 1878, quand la province foisonnait dans les hôtels, sur les boulevards et sur ce pont gigantesque jeté entre le Champ-de-Mars et le Trocadéro. Un matin, le sculpteur Amy, Tarasconnais nationalisé Parisien, voyait pointer chez lui une formidable paire de moustaches venues en train de plaisir, sous prétexte d'Exposition universelle, en réalité pour s'expliquer avec Daudet au sujet du brave commandant Bravida et de la *Défense de Tarascon*, un petit conte publié pendant la guerre.

– *Qué ?... nous y allons chez Daudet !*

Ce fut leur premier mot, à ces moustaches tarasconnaises, en entrant dans l'atelier ; et, quinze jours durant, le sculpteur Amy n'eut que cette phrase aux oreilles : « Et *autrement*, où le trouve-t-on, ce Daudet ? » Le malheureux artiste ne savait plus qu'imaginer pour m'épargner cette apparition héroï-comique. Il menait les moustaches de son « pays » à l'Exposition, les perdait dans la rue des Nations, dans la galerie des machines, les arrosait de bière anglaise, vin hongrois, lait de jument, boissons exotiques et variées, les étourdissait de musique mauresque, tzigane, japonaise, les brisait, les harassait, les hissait – comme Tartarin sur son minaret – jusqu'aux tourillons du Trocadéro.

Mais la rancune du Provençal tenait ferme et de là-haut, guettant Paris, le sourcil froncé, il demandait :

– Est-ce qu'on la voit, sa maison ?

– Quelle maison ?

– Té !... de ce Daudet, pardi !

Et comme cela partout.

Heureusement le train de plaisir chauffait et remportait, inassouvie, la vengeance du Tarasconnais ; mais celui-là parti, il pouvait en venir

d'autres, et de tout le temps de l'Exposition je ne dormis pas. C'est quelque chose, allez, de sentir sur soi la haine de toute une ville ! Encore aujourd'hui, quand je vais dans le Midi, Tarascon me gêne au passage ; je sais qu'il m'en veut toujours, que mes livres sont chassés de ses librairies, introuvables même à la gare, et du plus loin que j'aperçois, dans l'embrasure du wagon, le château du bon roi René, je me sens mal à l'aise et voudrais brûler la station. Voilà pourquoi je profite de cette édition nouvelle pour offrir publiquement aux Tarasconnais, avec toutes mes excuses, l'explication que l'ancien commandant en chef de leur milice était venu me demander.

Tarascon n'a été pour moi qu'un pseudonyme, ramassé sur la voie de Paris à Marseille, parce qu'il ronflait bien dans l'accent du Midi et triomphait, à l'appel des stations, comme un cri de guerrier apache. En réalité, le pays de Tartarin et des chasseurs de casquettes est un peu plus loin, à cinq ou six lieues, « de l'autre main » du Rhône. C'est là que, tout enfant, j'ai vu languir le baobab dans son petit pot à réséda, image de mon héros à l'étroit dans sa petite ville, là que les Rebuffa chantaient le duo de *Robert le Diable* ; c'est de là, enfin, qu'un jour de novembre 1861, Tartarin et moi, armés jusqu'aux dents et coiffés de la chéchia, nous partîmes chasser le lion en Algérie.

À dire vrai, je n'y allais pas expressément pour cela, ayant surtout besoin de calfater au bon soleil mes poumons un peu délabrés. Mais ce n'est pas pour rien, mille dieux ? que je suis né au pays des chasseurs de casquettes ; et dès que j'eus mis le pied sur le pont du *Zouave* où l'on embarquait notre énorme caisse d'armes, plus Tartarin que Tartarin, je m'imaginai réellement que j'allais exterminer tous les fauves de l'Atlas.

Féerie du premier voyage ! Il me semble que c'est aujourd'hui ce départ, cette mer bleue, mais bleue comme une eau de teinture, toute rebroussée par le vent, avec des étincellements de saline, et ce beaupré qui se cabrait, piquait la lame, se secouait tout blanc d'écume et repartait la pointe au large, toujours au large, et midi qui sonnait partout dans la lumière avec toutes les cloches de Marseille, et mes vingt ans qui faisaient, dans ma tête aussi, un retentissant carillon.

Tout cela, je le revis. Rien que d'en parler, je suis là-bas, je roule les bazars d'Alger dans un demi-jour qui sent le musc, l'ambre, la rose étouffée et la laine chaude ; les guzlas nasillent sur trois cordes devant les petites armoires à glace tunisiennes, aux arabesques de nacre, pendant que le jet d'eau tinte sa note fraîche sur les faïences du patio. Et me voilà courant le Sahel, les bois d'orangers de Blidah, la Chiffa, le ruisseau des Singes, Milianah et ses pentes vertes, ses vergers enchevêtrés de tournesols, de figuiers, de cougourdiers comme nos bastides provençales.

Voilà l'immense vallée du Chéliff, des maquis de lentisques, de palmiers nains, des torrents à sec bordés de lauriers-roses ; sur l'horizon, la fumée d'un gourbi montant droite d'un fourré de cactus, l'enceinte grise d'un caravansérail, un tombeau de saint avec sa coupole blanche en turban, ses ex-voto sur le mur de chaux éblouissant et, çà et là, dans l'étendue brûlée et claire, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux.

Et j'entends encore, avec la sensation au creux de l'estomac, des secousses de ma selle arabe, le cliquetis de mes grands étriers, les appels des bergers dans cette atmosphère ondée et fine où la voix ricoche : « Si Mohame... e... ed. i », les abois furieux des chiens sloughis autour des douars, les coups de feu et les hurlements des fantasias, et la sauvage musique des derboukas, le soir, devant la tente ouverte, tandis que les chacals glapissent dans la plaine, enragés comme nos cigales, et qu'un croissant de lune claire, le croissant de Mahomet, scintille sur le velours constellé de la nuit. Très nette aussi dans ma mémoire, la tristesse du retour, l'impression d'exil et de froid en rentrant à Marseille, le bleu du ciel provençal me paraissant embruni et voilé, à côté de ces horizons algériens, palette aux gammes intenses et variées, aurores d'un vert inouï, le vert minéral, le vert poison, courts crépuscules du soir, changeants et nacrés de pourpre et d'améthyste, puits roses, où viennent boire des chameaux roses, où la corde du puits, la barbe du Bédouin, lapant à même le seau, ruissellent de gouttelettes roses... ; après plus de vingt ans, je retrouve en moi ce regret, cette nostalgie d'une lumière disparue.

Il y a dans la langue de Mistral un mot qui résume et définit bien tout un instinct de la race : *galéja*, railler, plaisanter. Et l'on voit l'éclair d'ironie, la pointe malicieuse qui luit au fond des yeux provençaux. *Galéja* revient à tout propos dans la conversation, sous forme de verbe, de substantif : « *Vesés-pàs ?... Es uno galéjado...* Tu ne vois donc pas?... C'est une plaisanterie... *Taisoté, galéjaïré...* Taisez-vous, vilain moqueur. » Mais d'être *galéjaïré*, cela n'exclut ni la bonté ni la tendresse. On s'amuse, *té !* on veut rire ; et là-bas le rire va avec tous les sentiments, les plus passionnés, les plus tendres.

Et, moi aussi, je suis un *galéjaïré*. Dans les brumes de Paris, dans l'éclaboussement de sa boue, de ses tristesses, j'ai peut-être perdu le goût et la faculté de rire ; mais à lire Tartarin, on s'aperçoit qu'il restait en moi un fond de gaieté brusquement épanoui à la belle lumière de là-bas.

Certes, je conviens qu'il y avait autre chose à écrire sur la France algérienne que les *Aventures de Tartarin* ; par exemple une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf, aux confins de deux races et de deux civilisations, avec leur action réflexe, le conquérant conquis à son tour par le climat, par les mœurs mol-

*Valeurs Actuelles* / Roger-Viollet

les, l'incurie, la pourriture d'Orient, matraque et chapardage, l'Algérien Doineau et l'Algérien Bazaine, ces deux parfaits produits du bureau arabe. Que de révélations à faire sur la misère de ces mœurs d'avant-garde, l'histoire d'un colon, la fondation d'une ville au milieu des rivalités de

trois pouvoirs en présence, armée, administration, magistrature. Au lieu de tout cela je n'ai rien rapporté que *Tartarin*, un éclat de rire, une *galéjade*.

C'est vrai que nous faisions, mon compagnon et moi, un beau couple de jobards, débarquant en ceinture rouge et chéchia flamboyante, dans cette brave ville d'Alger où il n'y avait guère que nous deux de *Teurs*. De quel air recueilli, convaincu, Tartarin quittait ses énormes bottes de chasse à la porte des mosquées et s'avançait dans le sanctuaire de Mahomet, grave, les lèvres serrées, en chaussettes de couleur. Ah ! il y croyait, celui-là, à l'Orient, et aux muezzins et aux almées, aux lions, aux panthères, aux dromadaires, à tout ce qu'avaient bien voulu lui raconter ses livres et que son imagination méridionale lui grandissait encore.

Moi, fidèle comme le chameau de mon histoire, je le suivais dans son rêve héroïque ; mais, par instants, je doutais un peu. Je me rappelle qu'un soir, à l'Oued-Fodda, partant pour un affût au lion et traversant un camp de chasseurs d'Afrique avec tout notre accoutrement de houseaux, de fusils, revolvers, couteaux de chasse, j'eus la sensation aiguë du ridicule, devant la stupeur muette des bons troupiers faisant leur soupe sur le front des tentes alignées. « Et s'il n'y avait pas de lion ! »

Ce qui n'empêche qu'une heure après, la nuit venue, à genoux dans un bouquet de lauriers, fouillant l'ombre avec mes lunettes, pendant que des piaillements de grues passaient très haut dans l'air et que des chacals froissaient l'herbe autour de moi, je sentais grelotter mon fusil sur la garde du couteau de chasse fiché en terre.

J'ai prêté à Tartarin ce frisson de peur et les bouffonnes réflexions qui l'accompagnaient ; mais c'est une grande injustice. Je vous jure bien que, si le lion était venu, le bon Tartarin l'aurait reçu, le rifle au poing, la dague haute ; et si sa balle se fût perdue, son sabre faussé dans un corps à corps, il eût fini la lutte, poil contre poil, étouffé le monstre entre ses bras à doubles muscles, déchiqueté de ses ongles, de ses dents, sans seulement cracher la peau ; car c'était un rude homme au demeurant que ce chasseur de casquettes, et de plus un homme d'esprit qui a été le premier à rire de ma *galéjade* !

L'histoire de Tartarin ne fut écrite que longtemps après mon voyage en Algérie. Le voyage est de 1861-1862, le livre de 1869. Je commençai à le publier en variétés au *Petit Moniteur universel*, avec d'amusants croquis d'Émile Benassit. L'insuccès fut absolu. Le *Petit Moniteur* était un journal populaire, et le peuple n'entend rien à l'ironie imprimée qui le déroute, lui fait croire qu'on veut se moquer de lui. Rien ne saurait rendre le désappointement des abonnés du journal à un sou, si friands de *Rocambole* et de Ponson du Terrail, en lisant ces premiers chapitres de la vie de Tartarin,

les romances, le baobab, désappointement qui allait jusqu'aux menaces de désabonnement, jusqu'aux injures personnelles. On m'écrivait : « Eh bien, oui... et puis après ? Qu'est-ce que ça prouve ? Imbécile ! » et l'on signait violemment.

Le plus malheureux était Paul Dalloz qui avait fait de grands frais de publicité, de dessins, et payait cher une expérience. Après une dizaine de feuilletons, j'eus pitié de lui et portai *Tartarin* au *Figaro* où il fut mieux compris des lecteurs, mais se buta à d'autres mauvais vouloirs. Le secrétaire de la rédaction du *Figaro*, à cette époque, était Alexandre Duvernois, le frère de Clément Duvernois, ancien journaliste et ministre. Par grand hasard j'avais, neuf ans auparavant, au courant de ma joyeuse expédition, rencontré Alexandre Duvernois, alors modeste employé au bureau civil de Milianah et, gardant de cette époque un vrai culte pour la colonie. Irrité, révolté par la façon légère dont je parlais de sa chère Algérie, il ne pouvait empêcher la publication de *Tartarin*,

**Un lion de l'Atlas, le rêve de Tartarin.**

mais il s'arrangea pour la morceler en lambeaux intermittents, prétextant l'horrible cliché de « l'abondance des matières », si bien que ce tout petit roman s'éternisa dans le journal presque autant que *Le Juif errant* ou *Les Trois Mousquetaires*. « Ça tire, ça tire... » grondait le faux-bourdon de Villemessant, et j'avais grand-peur d'être obligé d'interrompre encore une fois.

Puis, nouvelles tribulations. Le personnage de mon livre s'appelait alors Barbarin de Tarascon.

Or, il y avait justement à Tarascon une vieille famille de Barbarin qui me menaça de papier timbré, si je n'enlevais son nom au plus vite de cette outrageante bouffonnerie. Ayant des tribunaux et de la justice une sainte épouvante, je consentis à remplacer Barbarin par Tartarin sur les épreuves déjà tirées qu'il fallut reprendre ligne à ligne dans une minutieuse chasse aux B. Quelques-uns ont dû m'échapper à travers ces trois cents pages ; et l'on trouve, dans la première édition des Bartarin, Tarbarin, et même tonsoir pour bonsoir.

Enfin le livre parut, et réussit assez bien en librairie, malgré l'arôme très local et que tout le monde ne goûte pas. Il faut être du Midi ou le connaître beaucoup pour savoir combien ce type de Tartarin est fréquent chez nous et que, sous le grand soleil tarasconnais qui les chauffe et les électrise, la cocasserie des crânes et des imaginations s'exagère en des développements monstrueux, aussi variés de forme et de dimension que les cougourdes.

Jugé librement, à des années de distance, *Tartarin*, avec son allure débridée et folle, me semble avoir des qualités de jeunesse, de vie et de vérité ; une vérité d'outre-Loire qui enfle, exagère, ne ment jamais, et tarasconne tout le temps. Le grain de l'écriture n'est pas très fin ni très serré. C'est ce que j'appelle de la « littérature debout », parlée, gesticulée, avec les allures débordantes de mon héros. Mais je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, de mettre sur pied, à force de vraisemblance, des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux – qu'on les déteste ou qu'on les aime, – en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé.

Pour ma part, mon émotion est toujours la même quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire : « C'est un Tartarin... un Monpavon... un Delobelle. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père, caché dans la foule tandis qu'on applaudit son fils, et qui, tout le temps, a l'envie de crier : « C'est mon garçon ! » ■

# Coulis d'encre sur macédoine de cartes postales

**Alain Amato**

**Dans sa préface, un peu humoristique, l'auteur nous annonce la couleur de son travail. Il ne nous reste donc qu'à le lire et à nous mettre dans l'ambiance des bons Français de 1900-1915 qui découvrent l'Afrique du Nord et le font savoir à leurs correspondants !**

Ça y est, j'ai trouvé le sujet de ma prochaine thèse ! Encore une me direz-vous ! En voilà un qui est atteint de thésardite aiguë ! Oui, mais après *Histoire des monuments français rapatriés d'Afrique du Nord au moment de l'indépendance du Maghreb*[1], qui pesait mille tonnes de pierre, de marbre et de bronze, celle-ci que j'intitulerai : *Étude épistolaire des cartes postales rédigées en Afrique du Nord au cours de la période française entre 1900 et 1950*, sera cantonnée seulement sur quelques dizaines de kilos de papier cartonné.

Sur Internet, un site spécialisé annonce l'existence de 137 100 cartes postales anciennes d'Algérie, Maroc et Tunisie. J'ai donc prévu deux longues années de recherches, plus une année pour la rédaction d'un mémoire de huit cents pages qui finira, comme les autres, par tomber en poussière, enfoui dans le troisième sous-sol de la Faculté la plus proche de chez moi, celle de Rennes II.

Prévoir aussi trois cents litres de café bien tassé parce qu'une thèse c'est pernicieux, ça vous endort l'impétrant, avant d'assoupir tout un jury en un rien de temps et quelquefois même dès l'énoncé du titre ! Et surtout vingt kilos de chocolats pour la directrice de thèse que je choisirai blonde et agréable à soutenir.

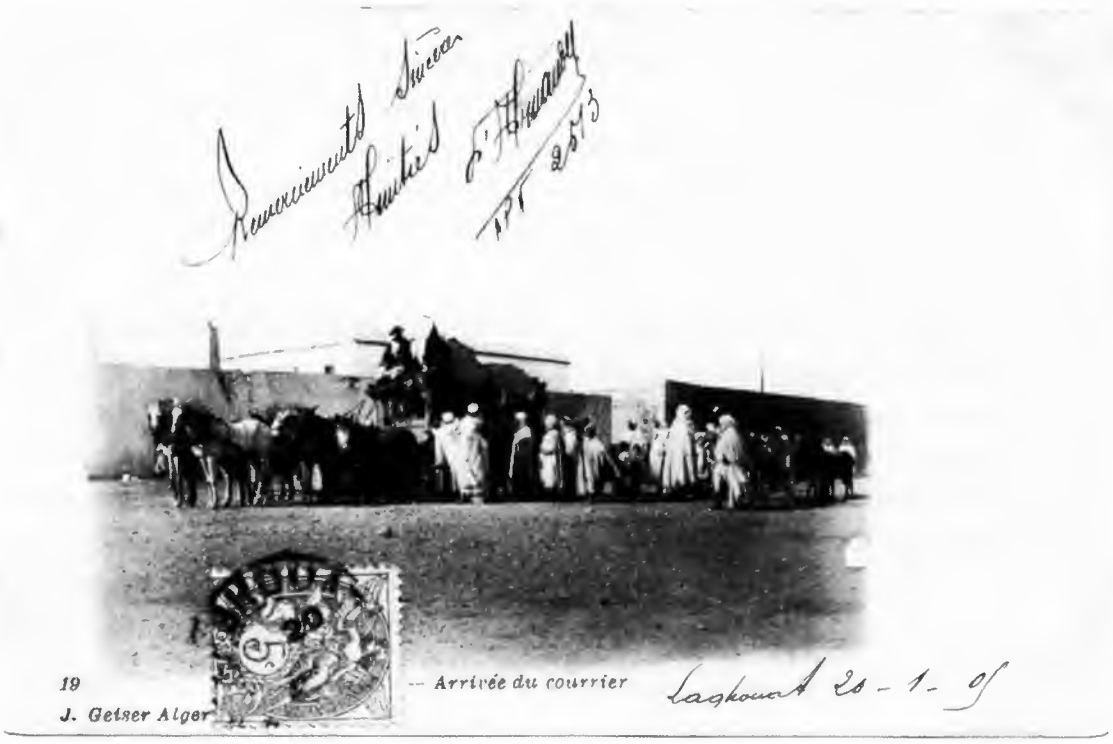
L'homme d'action que je suis a aussitôt endossé le costume du professeur Indiana Jones – d'autant plus que je partage la même date de naissance que l'acteur qui l'incarne à l'écran –, pour aller exhumer des poussières et des toiles d'araignées de mon grenier « la » boîte à chaussures Méphisto, taille 42, bourrée de mille et une cartes postales d'Algérie, que j'ai engrangées au cours de mes multiples fouilles en trois B (Braderies, Brocantes, Bourses).

Quelle déconvenue au dépouillement du contenu de ce trésor iconographique. La moitié du stock est constitué de cartes vierges n'ayant jamais voyagé. Le reste, je vous rassure tout de suite, n'a pas de quoi alimenter une thèse même de niveau maternelle. Tout juste trois pages d'un

1. Parue sous le titre de *Monuments en exil*, éditions de l'Atlanthrope, 1979.

article. Car il n'y a rien que du banal dans la lecture des écrits apposés au dos de la majorité des cartes postales qui sont en ma possession. Des bons baisers de toutes les localités du littoral, du Sahel, des hauts plateaux et du Sahara à la pelle. Des congratulations à colporter à toute la famille, les amis, les voisins, en veux-tu en voilà. Entre les inquiets qui n'ont pas de nouvelles et qui l'expriment et ceux qui ont reçu des nouvelles et qui remercient, pas de quoi tenir un lecteur en haleine. Hélas, Madame de Sévigné n'a pas fait souche en Afrique du Nord.

Bien entendu, il ne faut pas perdre de vue qu'à la différence d'une lettre cachetée, la carte postale est livrée à la lecture indiscrète de toute une chaîne de lecteurs potentiels d'où une retenue certaine de tous ces expéditeurs. D'ailleurs, les correspondances les plus intéressantes, découvertes au cours de cette recherche, s'étalent en lignes serrées sur la totalité du verso des cartes et de fait ont transité sous enveloppes. À remarquer l'élégance des écritures, tracées majoritairement à l'encre violette qui assure une lecture facile, un siècle après leur rédaction. Parfois, il y a comme une étincelle de vie, un brin d'anecdote, ce qui me permet d'anticiper ma thèse dans cet article. Pour preuve, ce florilège que je vous invite à découvrir. En gras figurent le lieu et le titre du cliché, ensuite la date que j'ai pu déchiffrer, suivi du texte qui a retenu mon attention et à la fin, en italique, la signature de l'expéditeur lorsqu'elle est lisible. Parfois, entre crochets une explication.



## Algérie

### Alger. Jardin de Marengo

*Juin1904* – Je suis rentrée tôt à l'hôtel, cela me permet de causer avec Toi. Il me semble qu'avec les cartes, tu te rends mieux compte de ce que je puis voir ; aussi c'est la seconde fois que j'écris aujourd'hui. Tu remarqueras l'odeur des roses, il flotte aussi celle du santal et de l'oranger. Il faut entendre aussi tous les moineaux qui piaillent beaucoup en fin de journée quand la chaleur baisse. J'ai pu, en contemplant la rade et le soleil couchant, puis les lumières qui s'allumaient tour à tour, travailler au mouchoir de Simone.

*Émilie*

### Alger. Statue du duc d'Orléans

*Juin 1916* – Ma chère Marguerite, il faut se résigner et avoir l'espoir que tout cela se terminera bientôt pour revenir reprendre ma place auprès de toi et de mes enfants chéris. Joseph et Arnaud vont me quitter pour aller garder des prisonniers Turcs au cap Matifou. C'est l'armée d'Orient qui les envoie ici.

*François*

### Alger. El Mansour (Compagnie de Navigation Mixte)

*1er mai 1950* – Mon vieux Claude, je suis parti de Paris mardi à 17 heures et arrivé à Port-Vendres le mercredi à 20 heures. Embarquement sur le *El Mansour* à 23 heures. Arrivée à Alger le vendredi matin à 7 heures en bon état : pas de mal de mer et j'ai dormi huit heures consécutives. Petite surprise à Alger dès en début d'après-midi, départ pour Fort-National en passant par Tizi-Ouzou où nous sommes arrivés vendredi soir. Ensuite, départ en camion pour le bled de Fort-National en grimpant une route en lacets de 27 kilomètres bordée de gouffres impressionnants. Nous sommes sur les flancs du Djurdjura à 1 600 mètres d'altitude. Il fait plus froid qu'à Paris, et moi qui venais en Algérie dans l'espoir d'avoir chaud ! L'ensemble des habitants comprend 1 500 Kabyles qui se sont soulevés deux fois l'an dernier ; rassurant... Bref un voyage magnifique dont je suis très heureux.

*André,*
*exilé dans le bled Nord-Africain*

### Alger. Place Bugeaud

*Mars 1921* – Nous avons eu depuis quelque temps l'escadre anglaise dans les eaux d'Alger, ce qui a donné lieu à des réceptions de part et d'autre. L'armée avait organisé au champ de manœuvre une grande fantasia avec des notables musulmans qui poussaient leurs purs-sangs au galop en tirant dans de vieilles pétoires bruyantes. La ville s'apprête à recevoir Millerand[1] le mois prochain et il y aura de jolies fêtes et sans doute une autre fantasia.

*Illisible*

1. Alexandre Millerand, président de la République de 1920 à 1924.

6075 SCÈNES ET TYPES. — Tissage de Tapis. — LL.

**Alger. Tissage de tapis**

*{Six gamines posent devant les métiers}*

*Janvier 1913* – Mon cher Maurice, j'ai reçu ta lettre à Alger où je suis avec Mag et mes beaux-parents qui nous ont offert la croisière jusqu'à la Tunisie, puis l'Italie. Je t'envoie à Caudry *{Nord}* une caisse d'oranges de Blida, le seul fruit potable à cette époque. Je ramène un de ces beaux tapis que tu vois sur la photo. Il faut beaucoup marchander pour obtenir un prix honnête ! Ces palabres interminables me fatiguent. C'est une autre mentalité que celle de chez nous.

*Henri*

**Alger. Statue du cardinal Lavigerie**

*{Érigée sur l'esplanade de la basilique}*

*Mai 1926* – Je suis en pèlerinage à Notre-Dame d'Afrique. Je prie pour vous et votre charmante famille devant la Vierge noire entourée d'ex-voto et d'un saint Michel en argent offert par les pêcheurs napolitains d'Alger. Autour de l'esplanade on vend dans des petites boutiques des chapelets et des médailles. Il fait bon à Alger, mais nous avons passé quelques jours très mauvais. La mer déferlant sur les plages y a causé des dégâts très importants. Presque tous les navires ont eu à souffrir.

*R. B., rue d'Isly*

**Bône. Panorama de la ville**

*Premier mai 1913* – Mes chers parents, j'ai rapidement visité la ville qui est peu intéressante. De 10 à 11 heures 30, je suis allé à la basilique Saint-Augustin à Hippone (2 km) Quelle chaleur, route nue, soleil torride. Le panorama sur toute la baie est magnifique. Je me suis laissé dire par le gardien du lieu que c'est en foulant ce rivage que saint Augustin a pensé qu'il y avait dans le ciel autant d'étoiles que de grains de sable sur la plage. Il est midi, je déjeune dans un restaurant quelconque d'une robuste pièce de bœuf accompagnée de frites comme à Paris et pars à 2 heures 30 pour Hamman Meskoutine et ses eaux thermales où je compte soigner mes rhumatismes. Baisers.

*Léon*

**Batna. La salle de réunion**

*Septembre 1902* – C'est un théâtre, mais depuis sa construction qui date de trois ans, il n'a jamais servi. Ce qui ne m'étonne pas car ici nous sommes bien loin des soirées algéroises ou de la vie artistique de Paris. Et quelle troupe de nos boulevards voudrait se perdre ici ?

*Albert*

**Batna. Le puits artésien**

*30 avril 1923* – Nous gelons à Batna. C'est pire qu'en France. Demain nous partons pour El-Kantara, la porte du désert et nous espérons y trouver un temps plus chaud. Après ce coup de froid nous pourrons supporter à Biskra les trente degrés promis par nos amis.

*Mine*

**Bône. Vue générale à vol d'oiseau**

*12 juillet 1907* – Nous sommes arrivés ce matin à Bône. Nous avons eu une jolie traversée. Par ici il fait un temps superbe mais je trouve qu'il fait un peu trop chaud. Même la nuit il fait chaud. C'est ce qui finit par fatiguer. Au-delà du port il y a de belles plages avec des cabines de bain et des buvettes installées comme chez nous.

*Henri*

**Bône. Femmes nomades**

*Août 1911* – Moi, ça va à peu près, malgré la chaleur accablante de ce pays. Certaines femmes sont comme sur la photo habillées de toutes sortes de guenilles colorées, d'autres sont entièrement voilées avec un haïk blanc et le visage dissimulé par un voile. À Constantine elles sont toutes enveloppées de voile noir. Comme si elles étaient en deuil. Et c'est vrai car elles perpétuent le deuil du dernier Dey de Constantine.

*Illisible, à Henriette*

**Constantine. La place Valée**

*{Place de la Brèche}*

*5 janvier 1899* – Je vous envoie cette carte postale qui vous indique l'hôtel dans lequel nous sommes descendus. C'est la place la plus mouvementée de Constantine. Nous y avons assisté tantôt au départ d'une diligence chargée d'Arabes à destination d'un lieu difficile à prononcer : Bordj Bou Arréridj. L'oncle Arthur l'a photographiée. Ce sera un bien gentil souvenir si elle est réussie. En attendant, mille baisers.

*Tante Lina*

**Constantine. La gare**

*18 février 1902* – Très chère Amie, comme vous le voyez sur la photographie, une statue de l'empereur romain

qui a donné son nom à la ville accueille les passagers qui descendent du train. À madame la Vicomtesse de Biré, avec mon meilleur souvenir et mes sentiments respectueux.

*Charles de W.*

**Constantine. Gorges du Rummel**

*{Le Rhummel sur les cartes postales est orthographié de différentes façons}*

*8 avril 1905* – Ici, depuis le commencement du mois de mars, le temps n'a pas changé. Surtout il fait bien chaud. Déjà 38 °C à Biskra et 25 °C à Constantine. Et la température ne cessera de monter jusqu'au mois d'août. J'ai vu un marchand de cacahuètes qui tenait en laisse un fennec apprivoisé. C'est plus petit qu'un renard et son poil est beige.

*Illisible*

**Constantine. Convoi funèbre**

*{Sur la photo : convoi funèbre arabe pris place de la Pyramide}*

*5 Janvier 1910* – Il vous serait vraiment intéressant d'assister à un pareil spectacle. Plusieurs emportent des figues, des dattes et les déposent sur la tombe ou plutôt la pierre du défunt et la famille renouvelle ces diverses vivres tout les quinze jours environ. Seulement ce sont les chacals ou les oiseaux de proie qui se chargent de les faire disparaître. Derrière le cortège vous devinez le chantier de l'arasement du plateau du Koudiat. Il y a été découvert un cimetière antique de plus de deux cents stèles. La locomotive traîne les wagonnets de déblaiement. Pour quelques sous, les terrassiers proposent aux amateurs des sesterces aux effigies à peine discernables ou des tessons de lampes à huile qui viennent d'être déterrés.

*Illisible*

**Constantine. La sortie des gorges du Rhummel**

*4 janvier 1910* – J'ai trouvé de la neige en route et nous avons eu très froid. Contrairement à la photo qui a été prise en été, le Rummel en ce moment est un large fleuve couleur marron qui tombe en cascade énorme et bruyante dans la vallée du Hamma.

*Louis*

**Constantine. Gorges du Rhummel**

*Avril 1910* – Ville étrange semblant avoir été construite par des géants, coupée en deux par la gorge profonde et sombre du Rhummel, tombeau des épouses adultères qui, du haut de ces roches, étaient précipitées dans un sac avec un chat et un serpent. Coutume bien barbare comme beaucoup d'autres

choses ici. J'ai vu un mouton égorgé en pleine rue sous les yeux des badauds qui semblaient y prendre plaisir.

*Tata Yolande*

**Constantine. Entrée du boulevard de l'Abîme**

*Février 1918* – On a surnommé Constantine : le Rocher. Voilà une réputation que n'est pas surfaite. Ce matin j'ai vu passer au centre ville une caravane de trente-quatre chameaux chargés de balles d'alfa. Leur marche est lente et j'ai eu le temps de les compter. Ils arrivaient du Sud par la route de Batna et prenaient celle du Nord, vers Philippeville. Les gens d'ici avaient l'air de trouver cela banal. Par contre, ils ne manquent pas de s'arrêter voir la moindre automobile qui pétarade dans les rues.

*Philippe*

**Constantine. Le palais de justice**

*27 février 1924* – Il y a huit jours, il est encore tombé de la neige. Maintenant, il pleut et fait aussi un froid de loup... Comme il y a du bénéfice dans la compagnie, le capitaine va nous faire aller au cirque Zerbini qui est sur la place de Constantine. Il y a un numéro de lions. On les entend rugir de la caserne. C'est l'Afrique !

*Illisible*

**Constantine. Square de la République**

*5 août 1924* – Dans les premiers jours de juillet nous avons eu de fortes chaleurs et je croyais que nous allions tous rôtir dans ce pays. Dans ce square, qui est proche de notre hôtel, sont entreposés les vestiges romains qui sont découverts dès que les fondations d'un nouvel immeuble sont creusées. Hier soir j'y ai vu des petits vieux qui jouaient aux boules. On se serait cru à Rome pour les inscriptions et à Aubagne pour la pétanque. Tu parles d'un dépaysement !

*Illisible, à mademoiselle Madeleine*

**Oran. Le théâtre municipal**

*4 janvier 1911* – Nous n'avons pas de chance mon amie, nous avons une pluie battante depuis ce matin. La ville n'est pas africaine du tout et dans les rues, il ne se parle qu'Espagnol. Je préfère découvrir le bled, les oueds, les douars et les mechtas où les clebs aboient après les begras (vaches), ou les kebches (moutons).

*Martin*

**Philippeville. Vue générale et quais**

*24 décembre 1916* – On se croirait en plein mois de juin ou juillet quoi-

que le climat de Philippeville soit un peu plus dur que celui de la belle ville d'Alger dont je conserverai toujours le meilleur souvenir. Je m'en contenterai. Comme tu t'en rendras compte en regardant la carte, Philippeville, petite ville de 35 000 habitants située au fond d'une baie protégée à droite et à gauche par de hautes montagnes, est construite sur le versant de deux montagnes et formant cuvette. Ces monts sont dominés eux-mêmes par d'autres cimes plus élevées. La population diffère complètement de celle de Constantine. La majeure partie des habitants sont européens, Français, Maltais et surtout beaucoup d'Italiens qui continuent à pêcher comme ils le faisaient dans le golfe de Naples. Donc peu d'Arabes, peut-être 5 000 ou 6 000.

*Victor*

**Philippeville. Rue de Constantine**

*29 décembre 1910 – {Avec une mention additive écrite directement sur la photo : « Fais attention aux arabes comme ils sont habillés »}* ...

Ici comme les gens sont méchants à dire : « Elle a fait ça, elle a dit ça ». Enfin je ne pense pas rester longtemps à cette place car je ne gagne pas assez. Je n'ai que trente francs et ce n'est pas beaucoup pour le travail qu'il y a. Mais je me placerai en ville, c'est mieux, surtout que je fréquente un jeune homme qui est très bien, un élève pharmacien. Je pense partir avec lui peut-être à Tunis, car en Tunisie il y a de bonnes places. Même dans les usines. On a de bons mois. Il y a beaucoup de femmes qui ont jusqu'à cent francs, et pour vivre, c'est encore moins cher qu'ici. Le café 1,25 F le kilo et le sucre 0,70 F le kilo, et beaucoup de choses comme ça... »

*Maria. à Francine*

**Philippeville. Vue générale du port**

*Juillet 1921* – Chère Margot, j'ai fait une bonne traversée. J'ai pris une cabine et j'ai bien mangé. Où j'ai fait une croix sur la carte, c'est là que les premiers obus de la grande guerre sont tombés le 4 août 1914 à cinq heures du matin, faisant les premières victimes. Il y en a eu dix-sept. C'est le croiseur *Goeben* qui avait tiré. Ils ont mis une plaque commémorative au milieu d'un carrefour et c'est comme ça que je l'ai su.

*Sylvain*

**Philippeville. La rue Nationale**

*10 juin 1922* – Parmi la foule de musulmanes plus ou moins voilées, il y a encore quelques juives en costume qui portent un curieux chapeau en forme de cône, comme un hennin du Moyen-Âge. Les arabes ont tous des burnous blancs et un turban sur la tête. Le reste est la laide population de tous les ports. Je suis presque fâché, ma chérie, d'avoir combiné votre voyage de façon que vous arriviez fatalement par cet odieux petit port. Alger t'aurait donné meilleure impression du pays. C'est la capitale et ça se voit.

*Bernard*

**Philippeville. Le port**

*Novembre 1902* – Je n'ai pas eu de chance dans mon voyage car je suis en panne à Philippeville à cause de la peste. Interdiction de descendre à terre, défense de quitter le port. Quel ennui. Malgré cela j'espère partir bientôt.

*Antoine*

**Philippeville. Vue générale**

*20 juillet 1905* – À Bizerte je n'ai pas pu t'envoyer de cartes. Tu as pu voir par les journaux, le terrible accident du *Farfadet*[1] qui a fait 14 victimes qui ont agonisé pendant 30 heures par 7 m de fond. J'y avais un camarade qui est sauf parce que, ce jour-là, il était malade et était resté à l'hôpital.

*Stéphane*

1. Le naufrage du sous-marin le *Farfadet* a eu lieu le 6 juillet 1905.

**Sétif. Rue de Constantine**

*Mai 1922* – Sétif est un petit trou peu important et n'offre rien de curieux. Je suis descendu à l'hôtel de France. Les patrons sont Suisses. Le cuisinier est Lorrain. La table d'hôtes de bonne tenue. Demain je prends un autocar pour Bougie.

*Illisible, à mademoiselle Lucie*

**Sidi-Ferruch. La porte du fort**

*Février 1914* – Je me porte bien. C'est ici que la conquête de l'Algérie a commencé. C'est gravé sur le marbre blanc que tu vois au-dessus de la porte. Il fait très chaud. On mouille souvent la chemise. On est mené très sévèrement. Je vous dirai aussi que le pays est très beau. Il n'y a que des vignes. C'est curieux la manière qu'elles sont arran-

gées. Les alignements sont impeccables. On les voit à perte de vue remplir le paysage jusqu'aux collines. Les hommes de la classe 1912 sont partis au Maroc. On les rejoindra dans cinq mois. Le vin vaut dix sous le litre. Il est très bon. Les oranges deux sous la douzaine. Nous sommes sur le bord de la mer. Au casernement il n'y a pas d'eau pour laver le linge, alors on le lave dans l'eau de mer et nous aussi. Un ami qui vous estime.

*Frédéric, du 1er zouave*

## Tunisie

**Carthage. Les collines de Birsa et de Junon**

*1928* – Quel beau voyage ! J'emplis mes yeux d'un tas de belles choses et je dessine plus que je peux, mais pas assez à mon gré. Je vais manquer de papier si cela continue et aussi de crayons. C'est par ces lieux que Flaubert a imaginé les décors de son *Salammbô*. De toutes ces ruines, comme il a bien reconstitué l'ambiance. Il suffisait de venir ici sous la lumière du soleil et le tour était joué !

*Odette*

**Bizerte. La nouvelle gare**

*1929* – N'as-tu pas envie de venir visiter la Tunisie. Nous avons une auto et nous pourrions faire de belles randonnées. En longeant la côte, nous pourrions même aller jusqu'au désert visiter une oasis où je me fournis en dattes.

*Maurice, pour François, à Paris*

## Maroc

**Mekhnès**

*Septembre 1909* – Pour trois mois, il y a une compagnie de Sénégalais avec nous dans le même camp et une compagnie de Goums à 500 m. Comme village, trois ou quatre guitounes arabes avec des sloughis qui aboient toute la nuit et un Grec pour nous empoisonner avec sa cuisine huileuse et fortement épicée, et sa vinasse qui assomme. Cela nous change de notre ordinaire. À part ça, tout va très bien.

*Joseph*

**Rabat. Porte de Chellah**

*1909* – Voici des ruines de Chellah : vieille ville très curieuse située à 3 km de Rabat où se trouvent les tombeaux de plusieurs sultans descendants du Prophète. C'est une muraille rougeâtre, vétuste (millénaire dirait Loti) qui s'effrite et dresse par intervalles des dents semblables à des chicots de vieille mâchoire. Cette porte est très jolie et son pourtour fouillé d'arabesques. Mais la photographie rend bien mal tout cela.

*Le Moigne* ■

# Terrasses, boutiques et rues d'Alger en 1830

**Jean-Toussaint Merle**

*La ville blanche*, Jacqueline Gard Urbanek.

**Venu à Alger en 1830, comme secrétaire du général en chef, le comte de Bourmont, Merle publie, dès 1831, *Anecdotes pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger en 1830*, à peu près le seul livre sur la prise d'Alger, écrit par un civil ayant assisté aux événements. Le court extrait que nous publions ici, donne le ton général de l'ouvrage, l'expédition vue par les petits côtés, ce qui en fait le charme original.**

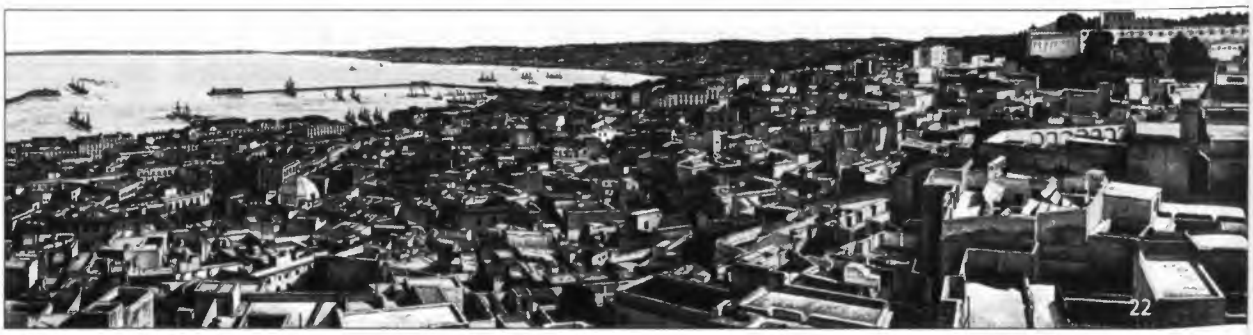
La maison du Beit-el-Mal que j'occupais est située sur le point culminant d'Alger ; elle est adossée à celle de l'Aga ; de l'une des terrasses qui lui servent de toiture, la vue s'étend sur toutes les maisons de la ville, dont les masses blanches et irrégulièrement accidentées arrivent par une pente rapide jusqu'à la marine, et viennent se terminer au môle et aux triples rangs de forts et de redoutes qui défendent les approches de la côte et du port. L'œil y embrasse tout à la fois la campagne depuis les hauteurs de la Bouzarea et du fort des Anglais, jusqu'au cap Matifoux, où se termine cette large baie qui sert de limite, du côté de la mer, à la plaine de la Mitidja, si riche, si féconde, si riante, et où sont jetées avec tant de variété ces jolies maisons de campagne, entourées de bosquets d'orangers et de citronniers, où les Algériens allaient se délasser, au milieu des douceurs du Harem, des fatigues de la piraterie. Trois cents de nos vaisseaux dans la rade, et la mer, jusqu'à l'horizon, couverte de nos voiles, terminait ce magnifique tableau, qui a séduit le pinceau de Gudin, et nous a valu un nouveau chef-d'œuvre.

La capitulation fut rigoureusement exécutée ; aucun Français ne fut admis dans une maison turque ; les seules qu'on occupa furent celles qui appartenaient aux officiers du dey, et qui se trouvèrent abandonnées ; celle du Beit-el-Mal était de ce nombre, et plusieurs autres où furent logés des généraux et des officiers d'état-major. Si les maisons des Turcs furent respectées, il ne nous fut pas défendu du moins de jouir de celles que nous occupions, et dont les terrasses étaient le principal agrément. À la chute du soleil, c'est l'endroit le plus commode à habiter ; les appartements, sans fenêtres sur la rue, sont tristes et étouffés ; le soir, on est

forcé de venir chercher de l'air et de la fraîcheur sur les terrasses ; c'est là aussi que les femmes viennent respirer ; c'est la seule liberté dont elles jouissent à Alger ; après le coucher du soleil, elles leur appartiennent ; les hommes en sont rigoureusement exclus, et ne peuvent s'y montrer que le jour. Comme il n'était pas dit que nous devions nous en priver, nous en usions au grand chagrin des dames d'Alger, qui, pendant les premiers jours, ne s'y montrèrent plus, ou du moins elles y venaient si tard, que la nuit les dérobait à nos regards.

Ce n'étaient plus que des fantômes blancs qui se confondaient avec la blancheur des murailles. Cependant, au bout de quelques jours, elles se décidèrent à reparaître de meilleure heure ; la chaleur était si étouffante que la brise de mer était réellement un besoin. Les femmes algériennes étaient fort prévenues contre les Français. Nous avions appris à Sidi Ferruch, d'une vieille servante maure, rapportée blessée, après l'affaire du 29, que l'opinion était générale, dans les harems, que la guerre n'avait été entreprise que pour venir chercher des femmes à Alger ; qu'on y avait appris, d'une manière certaine, qu'une épidémie avait fait mourir en France toutes les nôtres, et que nous ne venions en Afrique que pour nous repeupler. Cette pauvre vieille femme fondait en larmes et jetait les hauts cris quand elle voyait entrer quelqu'un dans sa tente ; elle se persuadait qu'on venait la prendre pour en faire la favorite d'un sapeur ou d'un grenadier. Ces pudiques Algériennes se cachaient, autant que possible, en s'abritant derrière leurs négresses, et cherchaient tous les moyens de se soustraire à l'indiscrétion des lorgnettes et des longues-vues braquées sur elles dans toutes les directions. En les voyant venir presque nues sur les terrasses, ayant pour tout vêtement une chemise de soie ou de mousseline très légère, nous nous expliquions à merveille que les maris eussent pris la résolution de s'interdire mutuellement les terrasses, pendant les heures où ils permettent à leurs femmes d'apparaître dans ce négligé : cette règle était si sévère que, pendant longtemps, j'eus beaucoup de peine à décider un raïs (capitaine de marine) nommé Aly qui venait me voir chaque jour, à s'y promener avec moi le soir avant la brune ; il prenait plus volontiers son parti sur le champagne, que nous lui faisions boire pour de la bière, que sur l'indiscrétion que nous l'obligions à commettre en lui faisant fumer sa pipe sur une terrasse avant la nuit. ■

*1re édition 1832, Paris 2e édition.*



# Nostalgie de Bab El-Oued

**Jean Brune**

**Pendant la nuit de l'occupation, Francis Carco, réfugié sur la Côte d'Azur, écrivit un livre que l'avenir rangera sans doute dans la liste de ses chefs-d'œuvre : *Nostalgie de Paris*. Il y passait en revue, à travers une sensibilité, aiguisée par une tristesse infinie, toutes les grâces perdues, tous les charmes de Paris, assassinés par le temps et les hommes, c'était à la fois un récit, une évocation, un poème et une chanson !**
**Mais la guerre, qui avait prêté à cette résurrection un déchirant visage, n'était au demeurant qu'un prétexte. *Nostalgie de Paris*, c'était surtout un cri arraché au cœur d'un homme par la fuite inexorable du temps.**
**Si l'on veut comprendre les jeux et les plaisirs du Bab El-Oued du temps passé, il faut réimaginer le faubourg. C'est un village. Il est adossé à la montagne, mais il s'ouvre sur la mer. Il ressemble à un entonnoir, dans lequel s'engouffrent tous les appels de la Méditerranée que les Andalous, les Maltais, les Corses, les Napolitains, les Provençaux et les Catalans sont accoutumés à entendre à travers la longue mémoire des siècles.**

Les joies et les peines du village sont symboliquement partagées aux deux pôles du faubourg. Au fond de l'entonnoir, il y a la carrière. De l'autre côté, la plage s'allonge comme une promesse de farniente. La carrière, c'est l'obsession de la semaine ; la plage, c'est le rêve du dimanche et le paradis quotidien des enfants.

Il n'y avait naturellement pas de cabines. On se confiait à la caresse de l'eau dans le plus simple appareil. Ce n'était pas permis... Mais comme beaucoup de choses en pays latin, c'était toléré. Cependant, il passait sur la plage bien des rôdeurs dont il convenait de se méfier si l'on voulait retrouver son vestiaire quand on avait épuisé les joies de la baignade. Enfin, la police et les farceurs guettaient aussi les imprudents.

La plus élémentaire prudence contraignit donc les baigneurs qui

s'abandonnaient au balancement cadencé des vagues, à ne jamais cesser de surveiller leur pantalon déposé sur le sable... et de cet exercice de haute école naquit la savoureuse expression algérienne « savoir nager et garder le linge » qui définit aujourd'hui, par extension, un garçon particulièrement débrouillard.

Ceci se passait aux temps héroïques... aux temps lointains où le mot liberté avait un sens. Peu à peu, les habitants de Bab El-Oued prirent l'habitude de venir se détendre sur la plage des fatigues de la journée. D'astucieux commerçants firent élever une guinguette. On construisit des cabines pour « garder le linge » pendant que l'on nageait.

Pendant les mois d'été, on faisait tous les soirs la popote sur la plage. Les voisins et les amis, qui avaient fui ensemble les maisons surchauffées, se réunissaient autour des feux sur lesquels cuisaient les « paëllas » traditionnelles.

La fin du repas était toujours la même. Les hommes empoignaient l'accordéon ou la mandoline. Et, près des fumées qui montaient encore sur les brasiers mourants, ils jouaient de vieilles complaintes andalouses, composées pour chanter l'austère beauté des paysages dévorés par le soleil, la langueur des soirs, la violence farouche des luttes de l'amour... toute la nostalgie désespérée des vieux peuples qui savent le prix de la souffrance et qui ont enfermé, dans les plaintes déchirantes de la musique, le fatalisme qui panse leurs désillusions comme un philtre magique.

Dès l'aurore, les garçons couraient à d'autres jeux. Ils descendaient les pentes du « trou Castan » sur des tôles légères, comme les poulbots descendent les escaliers du Sacré-Cœur ; ou ils couraient chercher les grenouilles dans le bassin du moulin.

Quand le goût du sport eut traversé la mer, lancé par les grandes ondes de la mode, Bab El-Oued fut partagé entre deux spectacles : le football et les courses cyclistes. Le premier a dû naître quelque part sur la vieille place Lelièvre et le célèbre E.B.O. fut le premier club du faubourg ; les secondes drainèrent en bordure de la rue Malakoff tout ce que Bab El-Oued pouvait compter de sportifs ou de curieux.

Mais pour tous ces fils d'Espagne... ces enfants de Catalogne, des Baléares ou d'Andalousie, qui n'avaient pas eu le temps d'oublier les passions du pays natal, la grande, l'irremplaçable attraction, c'était la course de taureaux. « Les arènes » occupaient l'emplacement du marché moderne. C'était, disent les anciens, « un grand trou qui allait depuis la Pompe jusque chez Gras » ; le public s'asseyait sur les pentes. Les « toros » étaient lâchés au fond du trou. Et, sous une lumière plus transparente encore que celle d'Espagne, sous un ciel plus léger au fond duquel chantaient les grâces un peu mièvres de la Méditerranée, se déroulaient les phases du terrible jeu du sang, du soleil et de la mort...

**La porte Bab El-Oued dans le vieil Alger, en 1830 (rue Bab El-Oued - Lycée).**

La majestueuse cérémonie d'un rite aux arcanes compliquées, que les barbares jugent cruel mais qui est un reflet somptueux et farouche de l'âme d'un peuple qui a su élever à la fois le goût et le mépris de la mort au rang d'un art.

Les soirs de fêtes, on organisait des bals dans les cours ou aux carrefours des rues. L'orchestre était toujours le même, la mandoline, à la fois canaille et sentimentale, langoureuse ou burlesque, y triomphait.

Le bal, pour les garçons et les filles qui ne voient dans les lampions d'une fête qu'un reflet assourdi des flammes qui brûlent en eux, c'est une parodie de l'amour. Mais, à la complicité des danses, les garçons et les filles du faubourg préféraient encore l'hommage plus précis des sérénades qui sont un langage secret, une confidence et un message... ou une plainte de désespéré qui s'obstine à poursuivre une chimère.

Les garçons se réunissaient dès la nuit tombée. Les filles guettaient, derrière les volets, les échos de la musique qui traînaient dans les ruelles. Le chœur s'arrêterait-il devant leur porte ?... ou ces garçons cruels iraient-ils porter ailleurs la gerbe d'une chanson d'amour ? La jalousie et l'espoir se battaient au fond du cœur dans de furieux battements de tambour. Si les musiciens s'arrêtaient, la belle quittait la fenêtre. Il fallait feindre la colère et enfermer derrière les paupières closes sur le plaisir, l'apparence d'une indignation. Il n'y a que les peuples rompus à ces roueries qui savent ce qu'est l'amour. Mais il n'est pas, non plus, de passion que les

Latins ne sachent tourner en dérision... et quand les *novios* étaient las de chanter leur impatience sous les fenêtres des *novias*, ils allaient donner des sérénades burlesques aux carrefours. On ajoutait quelques boîtes de fer blanc à l'orchestre... et l'aventure se terminait sous les tomates, dans le torrent des injures et des rires échangés au fond des cours.

La promenade, c'est une autre habitude du faubourg... un autre rite venu d'Espagne avec la passion des courses de taureaux, le plaisir débraillé des « paëllas » sur la plage et le goût un peu pervers des sérénades. C'est à la fois la cour de récréation de Bab El-Oued, et le champ clos où se déroulent chaque soir les grandes manœuvres de l'amour.

C'est plus qu'une promenade. C'est une parade.

Car les peuples au sang généreux savent parer d'une souveraine élégance les moindres futilités de la vie.

La grande parade de la rue, c'est à la fois une détente et un carrousel... un ballet et un défilé... une sorte de bourse aux potins et aux œillades... mais aussi une procession ordonnée par l'étiquette rigoureuse des habitudes. C'est un éclat de rire et un murmure... une confidence et un cri de triomphe ou de joie. C'est un défilé d'images, en apparence incohérentes, mais qui sont liées les unes aux autres par mille liens secrets. C'est une cérémonie profane, embaumée par l'âcre parfum des grillades et des boissons à l'anis, une cour d'amour embrasée par tous les mirages de la vie.

C'est le triomphe de la jeunesse.

C'est aussi la seule coutume qui ait survécu à la longue moisson des années... et c'est grâce à elle que le passé s'enchaîne au présent dans les rues du faubourg.

**Hommage à Jean Brune**

Tous les textes, écrits par Jean Brune, respirent un amour, que l'on peut dire « charnel », pour son pays. Et le mot respirer est bien vrai, car l'écrivain avait un besoin vital de son pays, de son faubourg. Nous avons relu avec beaucoup d'émotion ce texte dans lequel se traduit cet amour qu'il avait, en particulier, pour ce quartier d'Alger, si vivant, si plein de joie de vivre. Jean Brune, dans les années difficiles de la fin de l'Algérie française, avait dirigé un quotidien algérois. Ses positions politiques l'avaient obligé à quitter son pays natal et il ne s'en était jamais vraiment remis. Tout ce qu'il a écrit en est fortement marqué. Et son engagement politique a très certainement nui à sa carrière littéraire. C'est pourquoi il nous est très agréable de souligner l'action remarquable, menée par un jeune universitaire allemand, Wolf Albès, qui fait connaître ce très bon écrivain, en publiant la totalité de son œuvre (Édition Atlantis, Wolf Albes, Geltendorfer Straße 17, 86316 Friedberg, Allemagne). Et nous sommes particulièrement heureux de l'en remercier. Le texte que nous publions aujourd'hui a été édité sous le titre *Alger – Bab El-Oued*, et nous aurons ainsi l'occasion de rappeler ou de faire connaître d'autres textes de Jean Brune, sur la mer, la Kabylie ou la tauromachie.

Jeanine de la Hogue

Tout cela c'était hier. Mais qu'est-ce qu'hier, aujourd'hui et demain ? dit la sagesse millénaire des Chinois. Rien n'a changé que l'aspect extérieur des choses dont la nouveauté nous incline à croire que tout est bouleversé.

Il n'y a plus de Bain des familles mais Matarèse et les petites criques de Raïsville restent le paradis des gosses du faubourg. La plage a disparu, enfouie sous les barbares entassements de béton des boulevards... et les automobiles aux lignes surréalistes roulent aujourd'hui sur la même route que gravissaient jadis péniblement les pataches à chevaux.

Dans notre mémoire, l'horizon s'est un peu élargi. Mais c'est tout, les pêcheurs continuent à s'asseoir sur les parapets des boulevards, comme autrefois sur les rochers, les sages y passaient des jours entiers, fascinés par les moindres frissons d'une canne de roseaux. Les rêveurs ne se sont jamais lassés de courir la petite aventure quotidienne de la pêche à la palangrote ou au trémail. Bercés à l'aube sur l'eau verte animée par les jeux des marsouins ; ou balancés le soir par les petites houles couleur d'outre-mer, ils reviennent brûlés par le soleil, ivres de lumière, mais fiers de serrer quelques cabotes ou quelques rascasses dans un panier de palmier nain tressé. Et tous regardent rentrer les chalutiers qui dansent dans les vagues hargneuses des crépuscules d'hiver, parce que le chalutier représente toujours pour ces Latins qui naissent avec les cheveux teintés par l'iode et les lèvres déjà salées, le fabuleux bateau des pêches miraculeuses.

Pour les jeunes garçons, les matches de football ont remplacé les courses de taureaux. Mais il suffirait de bien peu de choses pour rallumer le feu qui couve, avec des souvenirs confus de sang, lentement pompé par le sable d'une arène, d'esquives fulgurantes, d'attitudes majestueuses, et de cris à travers lesquels passe l'éternelle angoisse de la vie et de la mort qui prête à la corrida l'essentiel de sa noblesse.

**Bab El-Oued, vu par Charles Brouty.** (Éditions Baconnier.)

**Alger pris de Mustapha-Supérieur.**

On n'attend plus un an pour courir les vertiges du bal, où les garçons et les filles savourent une subtile parodie de l'amour. On s'entasse dans les voitures qui mènent chaque dimanche des grappes de jeunesse un peu avide vers les fêtes rurales qui illuminent les nuits d'Afrique avec des feux d'artifice de papier coloré. Mais ce rythme ne change rien à l'affaire. Le rêve reste le même que celui auquel s'abandonnent voluptueusement les amoureux de la gare. Dans le tumulte un peu canaille de la fête ou dans le silence qui pèse sur les pierres tièdes des parapets du boulevard, c'est la même chimérique poursuite de tous les mirages de la vie qu'exhalent les grâces conjuguées de la Méditerranée... la luxueuse présence des ciels de velours, les parfums des algues fanées et le perpétuel murmure du ressac.

Bab El-Oued reste aujourd'hui le même faubourg qu'hier parce que cinquante ans ne suffisent pas à changer des hommes qui ont été pétris par une longue suite de siècles ; la même gaieté spontanée chante dans les ruelles, la même ironie éclate dans les appels, la même noblesse dissimule les mêmes difficultés et la même gentillesse pare d'une émouvante simplicité les sincérités du petit peuple. Seuls les accents s'émoussent lentement, la trame colorée de la langue use ses teintes trop criardes sur les bancs des écoles et dans les brassages de la vie. Mais mon ami Pons, écoutant l'un de ses voisins éclater de rire dans un bar, a pu encore me dire il y a quelques jours :

– « Celui-là ne changera jamais... même quand il rit... il rit en espagnol ! »

*Ce texte, comme on l'aura compris, a été écrit avant l'indépendance de l'Algérie. Hélas, cette nostalgie, ce passé, sont bien révolus puisque même Jean Brune a disparu. Il reste ces mots de Kipling : « Ceci est une autre histoire ! ».* ■

# Un chroniqueur de la Tunisie : Paul Cambon

**Vu par Annie Krieger-Krynicki**

**Un chroniqueur inattendu : le premier Résident général en Tunisie, Paul Cambon. Les échanges de lettres entre Paul Cambon et sa femme apportent un jour nouveau sur le règlement de la dette tunisienne, préalable au rétablissement financier de la Régence de Tunis, mais brossent aussi une fresque pittoresque du pays en 1882. Le Résident s'efforçait de distraire son épouse que sa maladie pulmonaire condamnait à séjourner dans des stations climatiques du Midi ou à Pau. Paul Cambon (1843-1924), était un haut fonctionnaire possédant un don d'observation aiguisé et doublé d'un fin psychologue. Ancien chef de cabinet de Jules Ferry en 1870, il fut préfet de plusieurs départements avant de devenir ambassadeur à Tunis, Madrid, Constantinople, puis à Londres pendant vingt-deux ans. Durant sa mission tunisienne, il œuvra à la suppression des tribunaux consulaires et créa le premier tribunal français, puis les Directions des Travaux publics et de l'Enseignement, la Chambre de Commerce et la Conservation foncière. L'Alliance française fut fondée en 1883, sur sa proposition, afin de maintenir et d'étendre l'usage de la langue française dans le monde, en dehors de toute considération de parti ou de croyance.**

Il se documente soigneusement sur le pays, grâce aux aquarelles d'un collègue, avant de partir de Paris : « *Je connais Tunis à fond,* écrit-il avec humour, *c'est l'Orient. Les vues de la résidence sont délicieuses, les fenêtres de mon cabinet donnent sur de grands orangers, chargés d'oranges comme les pommiers de pommes. Il y a des palmiers, des poivriers. La maison de campagne (La Marsa) est à deux pas de la mer, un chemin bordé d'aloès y conduit. J'ai vu aussi une photographie et un portrait à l'aquarelle de madame Elias. Elle est encore fort belle et a dû être un admirable type de Génoise. Elle exerce à Tunis une prépondérance absolue.* »

Épouse d'un Grec intrigant, Elias Moussouli, la fameuse Lydia fera de son salon le centre des intrigues des consuls italien, anglais et français. Elle fut l'héroïne d'un scandale politique que Maupassant, devenu reporter judiciaire, s'amusera à démêler[1].

Ainsi averti, il va aborder en Tunisie : « *Nous apercevons le Cap Carthage et nous allons piquer sur le Golfe de Tunis. À notre droite s'étend l'ancienne Carthage ; en avant, La Goulette. Au fond, très loin, Tunis s'étageant comme une masse blanche. En rade, deux cuirassés. Le canot du Bey arrive, chargé du monde officiel. La rade est houleuse mais nous entrons enfin dans le canal de La Goulette. On tire les canons du Bey ; on les tire si fort qu'un mur de fortifications s'écroule ; les pauvres misérables soldats tunisiens en guenilles présentent les armes. Je vais au palais d'hiver du Bey. C'est horriblement meublé mais charmant. On est en plein Orient. Tout est enveloppé de la lumière la plus éblouissante et la plus douce.* » Au palais du Bardo il est introduit par l'intrigant Elias Moussouli qui y fait la pluie et le beau temps... « *Le bey est distingué, il a l'air bienveillant et intelligent.* » Pourtant il est méfiant car ses astrologues lui avaient fait redouter une prochaine déposition. « *Mes paroles ont dû le rassurer.* » Le 4 avril, il écrit qu'il reçoit la colonie française, puis les protégés musulmans et les protégés juifs. « *Ils m'ont dit que j'étais leur père et qu'ils étaient mes enfants. Je leur ai répondu que j'étais fier d'avoir de si beaux enfants. Après cela, réception des consuls. Rien de plus cocasse, les charges les plus étonnantes du Palais-Royal et des Variétés ne donnent pas l'idée de ce corps consulaire. Le consul de Russie est sourd et aveugle. Il est consul de père en fils depuis cent cinquante ans. Celui des États-Unis est un médecin qui ne sait pas un mot de Français, il porte un habit de général. Celui d'Autriche a un casque et un panache blanc. Tous ces braves gens n'ont rien à faire, n'ayant pas de nationaux de leur pays à Tunis. Ils passent leur vie à régler des questions de préséance.* » Lui-même a une vie en spartiate ou plutôt comme il l'écrit de « cénobite ». Après avoir déjoué de complexes intrigues, il vit dans la solitude la plus complète : « *Je déjeune seul à Tunis avec les provisions que j'emporte dans un morceau de papier ; je dîne seul à La Marsa ( à dix-sept kilomètres de Tunis ) en lisant. Ma seule distraction est de me promener à cheval. j'ai parcouru et reparcouru une fois tous les sentiers de Sidi Bou Saïd et de Carthage mais la nuit vient vite maintenant, le soleil se couche à cinq heures... Je me promène donc au clair de la lune, quand il y en a, ou aux dernières lueurs du crépuscule.* »

Il passe ses soirées « *au bout de la table, entouré de dossiers* ». Il plaint son collaborateur : « *Il est à lui seul le gouvernement tunisien. Souvent, je viens m'assoir au coin du feu et, quelquefois, je m'endors... Le plus souvent nous prenons le train de 7 heures 20. Ce qui est le plus*

1. In *Ces jours que nous avons tissés*. La madame de Tunis, 2002, Mémoire d'Afrique du Nord.

*triste, c'est mon déjeuner que j'emporte dans un morceau de papier. Toujours deux œufs et un peu de viande froide.* » (Lettres de La Marsa de novembre et décembre 1883.)

L'espoir de l'abolition des Capitulations (qu'il obtînt) le fait tenir. En février 1884, il raconte une séance de l'Alliance française avec beaucoup de journalistes. Elle a « *sept cents adhérents et tous frais payés 5 000 francs en caisse. C'est un commencement* ».

Le 4 juillet 1884 : « *Hier au soir, je suis monté (avec un collaborateur) à Sidi Bou Saïd à pied. Il faisait un temps merveilleux, la lune répandait une douce clarté qui se confondait avec les dernières lueurs du crépuscule. L'air était transparent. La petite place de Sidi Bou Saïd était charmante, animée, les boutiques éclairées, pleines d'Arabes, le grand escalier de la mosquée couvert de gens accroupis sur des nattes. Dans les rues montueuses de la ville, on voyait passer comme des ombres blanches des femmes enveloppées de leurs longs haïks qui cachaient précipitamment leur visage à notre passage. Au-dessus de la mosquée, à cet endroit unique où l'on aperçoit à ses pieds le patio ouvert de la mosquée avec ses colonnes bariolées de vert et de rouge, et la mer, on entendait un brouhaha de prières. Tout était calme et doux, imprégné de lumière. J'ai rarement éprouvé davantage le charme du pays. Notre présence effarouchait tous ces braves gens car, évidemment, jamais un Européen ne s'était aventuré dans Sidi Bou Saïd entre neuf heures et dix heures du soir.* »

En avril 1885, il part en tournée dans l'extrême Sud tunisien, vierge de toute présence militaire française.

Le 25 avril : « *Nous avons quitté Gabès dans le petit break du génie. Nous avons déjeuné dans une petite oasis. Nous trouvons des Ouerghemmas, très bons cavaliers. Ils se distinguent par la dimension de leurs étriers qui sont d'une grandeur extraordinaire. Les gens de ce pays-ci ne portent plus le turban mais seulement la chechia avec un haïk ; ils ont les pantalons des Touareg tombant jusqu'aux talons. Ils n'ont pas l'élégance arabe. Ce sont des Berbères. Tout le long de la route, ce ne sont que courses et fantasias autour de la voiture. Nous couchons dans le camp de Ksar Moudenine. Les gens de ce pays se croiraient déshonorés s'ils demeuraient dans une maison ; ils sont tous nomades et vivent sous la tente ; ils conservent les grains dans leurs magasins. Plus on a de magasins, plus on est riche, de sorte que la suprême élégance est de porter sur soi, bien en évidence, les clefs de ses magasins qu'on attache au-dessus de l'épaule gauche. On voit des cavaliers portant de vrais trousseaux de grosses clefs qui caracolent en faisant un tapage infernal.* »

Le 26 avril : « *Nous avons fait aujourd'hui soixante-dix kilomètres à cheval, traversé les grandes plaines tristes de l'Arad, puis une vallée pierreuse blanche avec, de place en place, de magnifiques oliviers. Tout à coup, à un détour de la vallée, nous apparaît une montagne blanche qui s'avance comme une proue de navire et qui n'est qu'une vaste habitation : c'est le*

**Matmata, habitations troglodytes.** (*Tunisie, Encyclopédie coloniale et maritime*, 1944.)

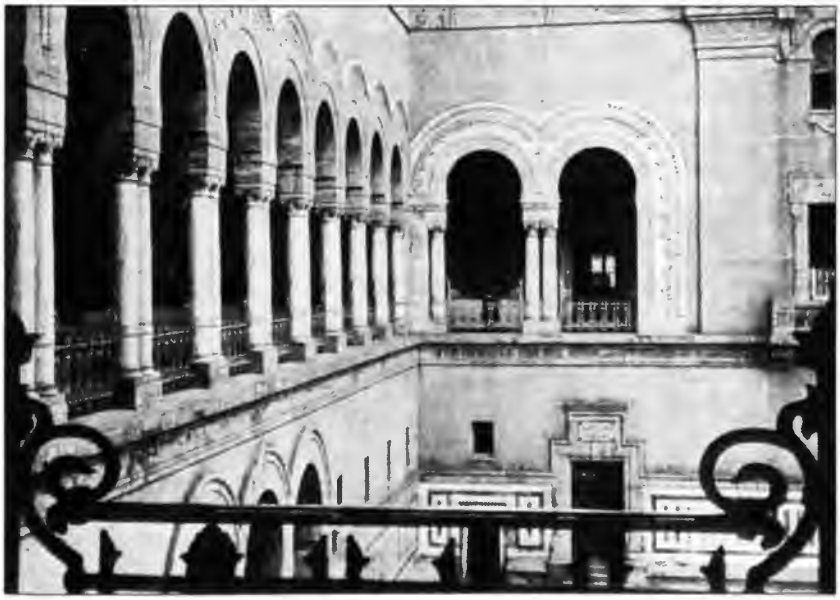
*Ksar Masaken. Tous les habitants de la chaîne des Metmatas sont troglodytes, c'est-à-dire habitent dans des grottes. Cette montagne se compose de couches alternativement dures et tendres. On creuse des habitations dans les parties tendres, les couches dures formant le plafond et le plancher. Il y a plus de quatre mille habitants dans le Ksar Masaken. Les troglodytes des Metmatas sont évalués à quinze mille. Ce sont des hommes solides, à type berbère, bons fantassins, très entêtés, inattaquables dans leur forteresse naturelle. »*

Le 27 avril : *« Nous sommes à Chemini. Tous les gens du village viennent me voir. Dans leur conversation, ils prononcent souvent le nom de mon cuisinier, Saïd, dont le frère m'est présenté. Tous les autres sont plus ou moins cuisiniers. Chemini a la spécialité de cette profession. Ceux qui sont retirés du service font encore la cuisine dans leur village. Ils confectionnent des gâteaux qu'ils vendent dans la montagne, de sorte que dans ce pays du diable, éloigné, isolé, presque inaccessible, on a tous les jours des gâteaux frais... Carabouche, le cuisinier du général Allegro qui nous accompagne dans notre tournée, est aussi de Chemini :* "J'ai fait la cuisine du Pape, *me dit-il,* de Pie IX." *Et il me raconte, ce qui est vrai, qu'il a été cuisinier de nos ambassadeurs à Rome. »*

Le 28 avril : « *Nous nous sommes arrêtés au puits de Bir Sultane et à Bir Zounite, où nous avons trouvé le caïd des Beni Zid et ses trois cents cavaliers. Les fils du caïd, en gandoura jaune, ont de grands chapeaux en plume d'autruche doublés de soie rouge : rien de plus riche et de plus étrange. Bir Sultane est le point extrême des incursions de nos troupes, il y a trois ans. Au milieu d'une troupe de montagnards des Metmatas, un vieillard me crie :* « Vive le drapeau de la France. Je connais la France, je suis l'ami de M. Guizot. » *Il était domestique de la résidence française, et Ahmed bey, lors de son voyage en France sous le règne de Louis-Philippe, l'avait emmené avec lui. Le Bey ayant offert à M. Guizot, alors président du Conseil, un riche costume arabe, c'est notre homme qui avait été chargé de le lui porter et de le lui essayer.* » Le résident général s'amuse à la pensée de l'austère Guizot habillé en Arabe et célèbre dans les Metmatas !

Sa mission s'achève : Paul Cambon quitte la Tunisie car son adversaire, le général Boulanger, qui refusait de soumettre l'autorité militaire dont il était le chef aux ordres du résident général, l'emporte en devenant ministre de la Guerre à la chute de Jules Ferry. Paul Cambon, nommé commandeur de la Légion d'Honneur, fait ses adieux. Il a visité le collège Saint-Charles où son fils fut pensionnaire quelque temps, puis, le cheik Ul Islam l'embrasse en pleurant – « *J'ai le sentiment d'être très regretté par les Arabes.* » –; ensuite, il reçoit les notables après une visite au Bey et des échanges de discours. Du pont du bateau, il contemple « *le ciel traversé par des nuées de cuivre rouge, le fond de la baie était de la même couleur avec des fonds vert topaze. La nuit est venue vite et c'est à peine si j'ai pu distinguer les détails de Sidi Bou Saïd... Les mauvais jours s'effacent du souvenir, les bons jours restent seuls... Avant de quitter la Résidence, j'avais visité le jardin, j'avais vu l'endroit où mon fils creusait son grand trou. Il a été heureux ici, j'ai cueilli une fleur de jasmin que je t'envoie.* »

À bord de la *Ville d'Oran*, 16 novembre 1886. ■



**Palais de Justice de Tunis.** (*Tunisie, Encyclopédie coloniale et maritime*, 1944.)

# Première algérienne

**Ausonne de Chancel**

**Secrétaire archiviste à la Direction des Affaires arabes à Alger, puis commissaire civil et sous-préfet, Ausonne de Chancel publie ce poème dont nous donnons ici un extrait, amusante fantaisie, description ironique de la ville et des impressions premières sur Alger en 1845. Son correspondant, Méry, avait publié, en 1827, chez Dupont, avec Barthélémy, *La Bactériade ou la guerre d'Alger*, poème héroï-comique en cinq chants, ce qui explique le ton ironique d'Ausonne de Chancel dans cette lettre en vers...**

***Mon cher Méry,***
***Je vous promis, en passant à Marseille, de vous envoyer mes premières impressions sur Alger : les voici ; elles datent de deux ans ; car il s'est fait sous mes yeux beaucoup de grandes choses ; il y en a pour le poète et pour l'historien. Ces vers que j'intitule Première algérienne, ne sont donc que le prologue d'une œuvre poétique plus étendue, déjà à l'état d'ébauche, et que j'espère finir un jour, si la prose officielle et Dieu me prêtent vie.***
***Tout à vous.***

## Alger

*Figurez-vous Paris englouti dans la Seine*
*Et Montmartre debout, seul dominant la scène :*
*La pleine mer sera vers le quartier latin*
*D'où viendront les vaisseaux dans le quartier d'Antin*
*Mouiller au bord du quai, qui sera Saint-Lazare ;*
*Passez au lait de chaux ce Montmartre bizarre,*
*En triangle étendant sa base dans la mer*
*Et dont le sommet fuit sur le ciel outremer.*

*Enveloppez le tout d'une vapeur ignée,*
*Et vous aurez Alger, la ville calcinée.*
*Mine de plâtre blanc échelonnant le sol,*
*Sans un arbre dont l'ombre y fasse parasol ;*
*Vrai fouillis de maisons, sans art, mais non sans grâces,*
*Entre elles faisant corps et toutes en terrasses ;*
*Si bien, qu'on peut aller, aéronaute à pié,*

*L'un chez l'autre, le soir, fumer le latakié ;*
*Et puis quand le sommeil a pris la ville entière,*
*Faire ainsi que les chats, l'amour sur la gouttière.*
*Et quand Phœbé s'avance en semant des étoiles,*
*Belle comme l'Aurore et comme elle sans voiles,*
*Du haut des minarets, quand la voix des muezzins*
*À l'oraison nocturne a convoqué les saints*
*Qui ronflent sans songer, au ciel rendons-en-grâces,*
*Que l'on peut du harem monter sur les terrasses,*
*Quand notre horloge, à nous, de son timbre strident*
*A dit : il est minuit ! – en prose d'Occident,*
*D'une maison à l'autre, alors, et sur les dômes,*
*Blanche apparition, des formes de fantômes*
*S'appellent de la main jusqu'à ce que l'un d'eux*
*Vers l'autre s'avançant, ils se groupent par deux.*

*De son toit isolé l'observateur qui veille*
*Alors a sous les yeux une étrange merveille :*
*Le golfe où cent vaisseaux dorment sur les flots bleus,*
*Arc immense arrêté par deux caps anguleux ;*
*Le ciel étincelant dans la mer qui chatoie ;*
*Des paillettes de feu sur des vagues de soie.*
*À l'horizon l'Atlas, l'Hercule de granit*
*Couché comme un écueil où le désert finit,*
*Et qui de son bras droit, lutteur impérissable,*
*Refoule le simoun et ses vagues de sable.*

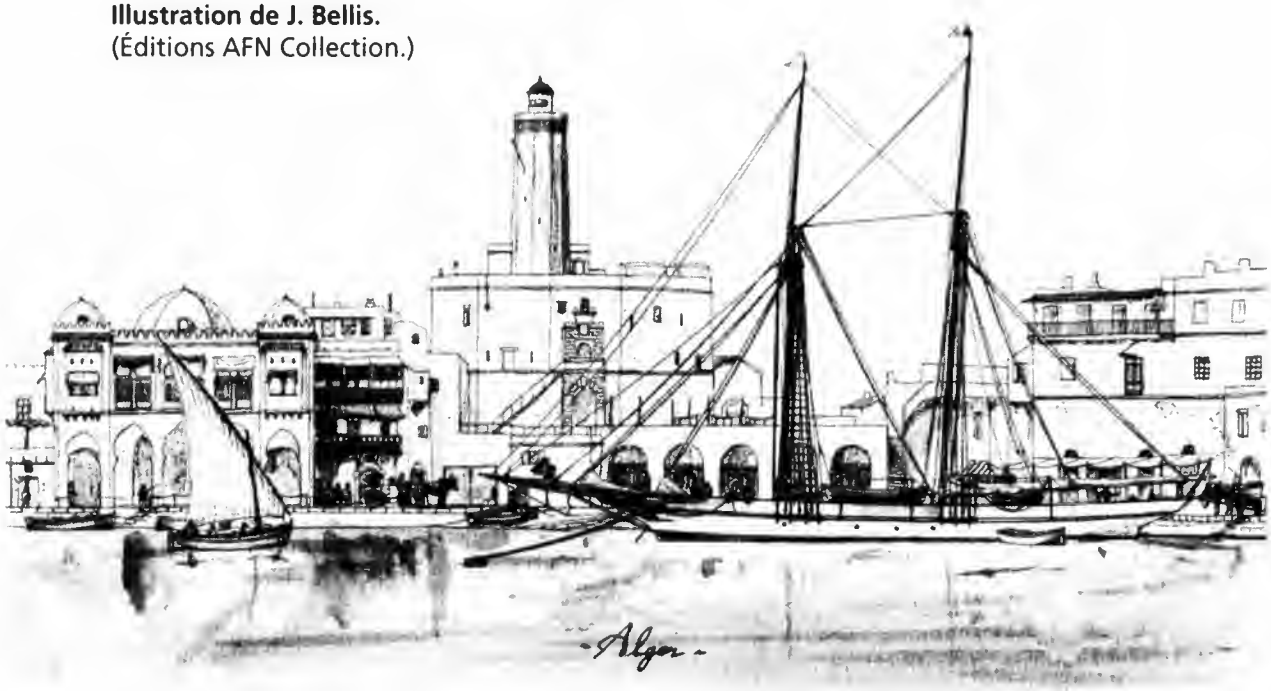
*Où le hasard faisait fleurir les orangers*
*Nous avons aligné des jardins potagers.*
*Le ruisseau qui chantait en sortant de sa source,*
*Heureux d'aller baiser des myrtes sur sa course,*
*Dans un canal étroit roule à présent ses pleurs,*
*Honteux d'aller porter la vie à des choux-fleurs.*

*Eh ! mon Dieu, je sais bien que l'ignoble légume*
*A des parfums aussi qui valent qu'on le hume :*
*Si j'aime les jasmins, j'aime la soupe aussi,*
*Je sais faire la part de l'utile dulci :*
*Mais je n'ai jamais vu que l'auteur du proverbe,*
*Horace ait spéculé sur le prix de son herbe*
*Et dépouillé Tibur d'ombrage et de couleurs*
*Quand Rome avait besoin d'ognons ou de choux-fleurs.*

*Circonstance à valoir pour leurs recours en grâces,*
*Nos colons, il est vrai, ne sont pas des Horaces.*

*Mais ce qui me frappa surtout, en arrivant,*
*C'est, au bord de la mer, quatre moulins à vent.*
*J'ai compris le symbole au jour de l'arrivage ;*
*Ils sont là pour montrer qu'en touchant ce rivage*
*Où la tête et le cœur bourdonnent toujours pleins*
*On jette son bonnet par-dessus les moulins.*
*Alger est une ville où le soleil enivre,*
*Où l'on vit comme on veut, pourvu qu'on puisse y vivre ;*
*Avec beaucoup d'argent et beaucoup de santé,*
*Si vous pouvez braver l'enfer qu'on nomme été,*
*Si vous pouvez vous faire à parcourir des rues,*
*Souterrains corridors aux senteurs incongrues,*
*Si vous pouvez manger de prétendus ragoûts*
*Très chers, mais très mauvais de parfums et de goûts.*
*Boire un vin qu'on pourrait avaler en pilules,*
*Dormir piqué, mordu, rongé dans des cellules,*
*Si vous pouvez – surtout – vous passer de Françaises,*
*Vous pouvez dans Alger trouver toutes vos aises.* ■

**Illustration de J. Bellis.**
(Éditions AFN Collection.)



# Saint-Exupéry : la tristesse d'Alger, déceptions, inquiétudes

**Vu par Marie-Claire Micouleau**

**Les textes que nous présente ici Marie-Claire Micouleau ont pu l'être grâce à l'obligeance et la courtoisie des responsables d'*Icare, revue de l'Aviation Française*, éditée par le Syndicat national des Pilotes de ligne[1].**
**On sait que Saint-Exupéry revenait des États-Unis et que ses conceptions humanistes ne pouvaient s'accorder avec les idées de revanche des gaullistes français, installés en Amérique « devant de gros beefsteaks ». Il ne pouvait accepter que l'on refusât d'envoyer du lait aux enfants de France, sous prétexte que ce lait alimenterait peut-être l'occupant. « Les buts peut-être, mais seuls comptent les chemins d'accès. »**
**Ses tourments pour l'avenir de la France et d'une Europe qu'il souhaitait recomposée se doublaient de sa crainte d'une épuration sanglante qui ne manquerait pas de se produire. De plus, du fait de son âge, il avait des difficultés à se faire réintégrer comme pilote combattant. Grâce à Henri Frenay et à Fernand Grenier, il put, avec l'assentiment du général Eisenhower, intégrer l'escadre américaine II 33 sous les ordres du général Taker.**
**Nous pouvons vous offrir ici la lecture de deux lettres de Saint-Exupéry, rédigées en Afrique du Nord et peu connues.**

*L'une est adressée au docteur Henri Comte, qui résidait à Casablanca et avait fréquemment reçu Saint-Exupéry chez lui à Anfa.*

*Le docteur Henri Comte est né à Grenoble. Résidant au Maroc entre les deux guerres, il a connu Antoine de Saint-Exupéry au moment où il était pilote à l'Aéropostale et faisait de fréquents passages à Casablanca.*

*« En 1943, triste et découragé, il vint passer un mois de congé chez moi, à Anfa. Il passait ses journées à travailler* Citadelle *; après dîner, alors que je dormais fatigué de ma journée d'hôpital et de clinique, il glissait sous ma porte les dernières pages écrites et me demandait, le lendemain matin ce que j'en pensais, mais je n'avais fait que dormir... Nous fîmes ensemble une visite au Glaoui, à Marrakech. Certaines pages de* Citadelle *sont impressionnées par ses souvenirs des grands chefs arabes. De retour à Alger, il m'écrivit cette lettre.*

1. Vous pouvez vous abonner ou vous procurer des numéros de la revue *Icare, revue de l'Aviation Française* à cette adresse :

Revue *Icare*, Roissypôle "Le Dôme" BP 19955
95733 Roissy-Charles-de-Gaulle.

Renseignements : Tél. +33 (0) 1 49 89 24 06 - Fax +33 (0) 1 49 89 24 39 - Courriel : revueicare@aol.com - Site Internet : www.revue-icare.com

Chez le Docteur Pélissier
17, rue Denfert-Rochereau
Alger
(écrivez par avion, sans ça six mois)

Cher vieil ami,

Il vient de m'arriver une aventure ridicule. J'arpentais à pas allègres le hall d'une maison, noire comme un four. Je n'aperçois pas un escalier de six marches de marbre blanc, destiné à faire élégant sous les lumières, à l'heureuse époque des lumières. Je me trouve brusquement flottant dans le vide. Pas longtemps. J'entends un grand fracas. C'était moi.

Je me retrouve allongé de dos, bien sagement, soutenu délicatement, en deux points, par les solides angles de faux marbre. Ces deux points étaient le coccys (? vous mettrez l'orthographe.) et la cinquième vertèbre lombaire. Bien qu'une si petite surface ait infligé un si grand choc, l'escalier n'était pas cassé.

Quant à moi, tant bien que mal je parviens à déambuler. Et la radio n'a pas donné grand chose. Mais, par curiosité plus que pour en tirer une thérapeutique (car ça semble s'arranger à peu près, de soi-même), j'aimerais bien savoir si l'espèce de petite bosse de cette vertèbre est liée, selon vous, à ce croc en jambes du diable. Ci-joint la photo partielle de mon futur squelette. À part ça je suis triste. Je regrette Casa, Marrakech et l'Oasis de Dur Limoun. Et la petite Rouliotte qui est tout à fait un amour. Cette bergère sage évoluait avec une aisance si ravissante parmi les gros buffles de l'armée Leclerc...

Ici, peu à peu, pas à pas, on revient tout doucement vers l'âge d'or. On a retiré Cot, Le Trocquer, Queuille et Mendès-France de leur naphtaline. Ils peuvent encore servir. Ça fait 1900. C'est gentil.

On fusillera beaucoup l'année prochaine et ce sera un peu mélancolique. Que servira cette récolte ? Les problèmes réels ne sont pas posés. Le pouvoir n'est que le moyen d'imposer une bible : où est la bible ? Aussi génial que soit le général De Gaulle (et je crois assez en son génie politique), il faudra bien un jour qu'il use des passions qu'il aura soulevées. Il faudra bien qu'il pétrisse quelque chose. Je sais ce qu'il sent. Mais la vérité n'est pas du domaine du sentiment. Elle est du domaine de l'Esprit. Que pétrira-t-il ?

**Ça c'est un élève pilote d'aujourd'hui.**
**L'aviation, c'est l'école de la hauteur ?**
**Certes non.**
**Pour le commandant Gelin, vieil ami.**

## « Si je diffère de toi, loin de te léser je t'augmente »

Juillet 43,
depuis l'escadre II 30 à La Marsa,
son courrier en chambrée.

Ses discours me satisfont à peu près dans mes sentiments. Mais qui n'est d'accord sur les sentiments ? Grandeur de la nation, rayonnement des élites, justice sociale... qui n'est d'accord ? Ordre, culture, bien-être... qui n'est d'accord ? Moi, je suis d'accord sur les buts, mais seul compte le chemin d'accès. Seul. Ordre, justice, culture, bien-être... de quelle philosophie se nourrissent ces mots ? Quelle sera leur substance réelle ? S'ils ne sont pas « pensés », ils sont vides. Et s'ils sont « pensés », ils contraignent à des définitions particulières. Tout concept est creux s'il ne tire son sens d'une structure réelle et particulière. Ordre, justice, culture, bien-être... bien sûr, bien sûr. Mais, selon Marx, *Mein kampf* ou l'Évangile ? Il ne faudrait pas fusiller trop avant d'avoir bien décidé qui fusiller.

L'Islam décapitait selon le Coran, la Révolution guillotinait selon Diderot, la Russie fusillait selon Marx, le christianisme « se faisait » décapiter (ça revient au même) selon les Épitres de saint Paul. Les sentiments soulevés qui autorisaient ces massacres n'étaient que des moyens mis par la nature au service de l'Esprit. Pour la première fois dans l'histoire de l'homme, le sentiment fusillera-t-il pour lui-même, sans savoir vers où ? Pour moi, la passion est un monstre aveugle. Si même elle est noble. Si même elle est pure.

Kessel revenant de France par Londres me disait, voilà trois jours : « Il faut un bain de sang. C'est inévitable et ç'a toujours été ainsi. Ensuite, il faudra un Henri IV. »

C'est là où il déraille. Les passions, à l'époque des guerres de religion, n'étaient que conséquences des litiges de l'Esprit. En fait, non un soudard contre un soudard, mais Calvin contre les canailles. L'Esprit, quand il se meut, chaque fois qu'il se meut, verse le sang, sans même d'ailleurs le connaître ni s'en préoccuper. Ça se passe à l'étage inférieur. Ni Diderot, ni saint Paul, ni Calvin, ni Marx, ni les canailles, ni Confucius n'ont pensé au sang versé. Mais l'Esprit marche, en fin de compte, par l'intermédiaire de pieds d'hommes. Ça, c'est aveugle et ça écrase. Il devient sentiment, à l'étage inférieur, et il fusille. C'est tant pis ou tant mieux. On n'a pas à choisir, c'est ainsi. Mais il est une tête au-dessus des pieds. Il est un esprit au-dessus du cœur. Je connais alors quelle graine je sème. Aujourd'hui, rien.

La dernière des bibles date de cent années. C'est le *Capital,* de monsieur

**Les ailes ne suffisent pas pour décoller !**

Marx. Elle est trop vieille pour mériter beaucoup de sang. Et d'ailleurs, elle n'est pas en jeu. Le général De Gaulle, s'il désire sculpter, doit s'angoisser la nuit. Pour la première fois dans l'histoire de l'homme, il ne dispose point d'une bible. Empêchera-t-il ses apprentis de sculpter au hasard, comme des collégiens ? L'embêtant, c'est qu'on taillera dans une matière irremplaçable.

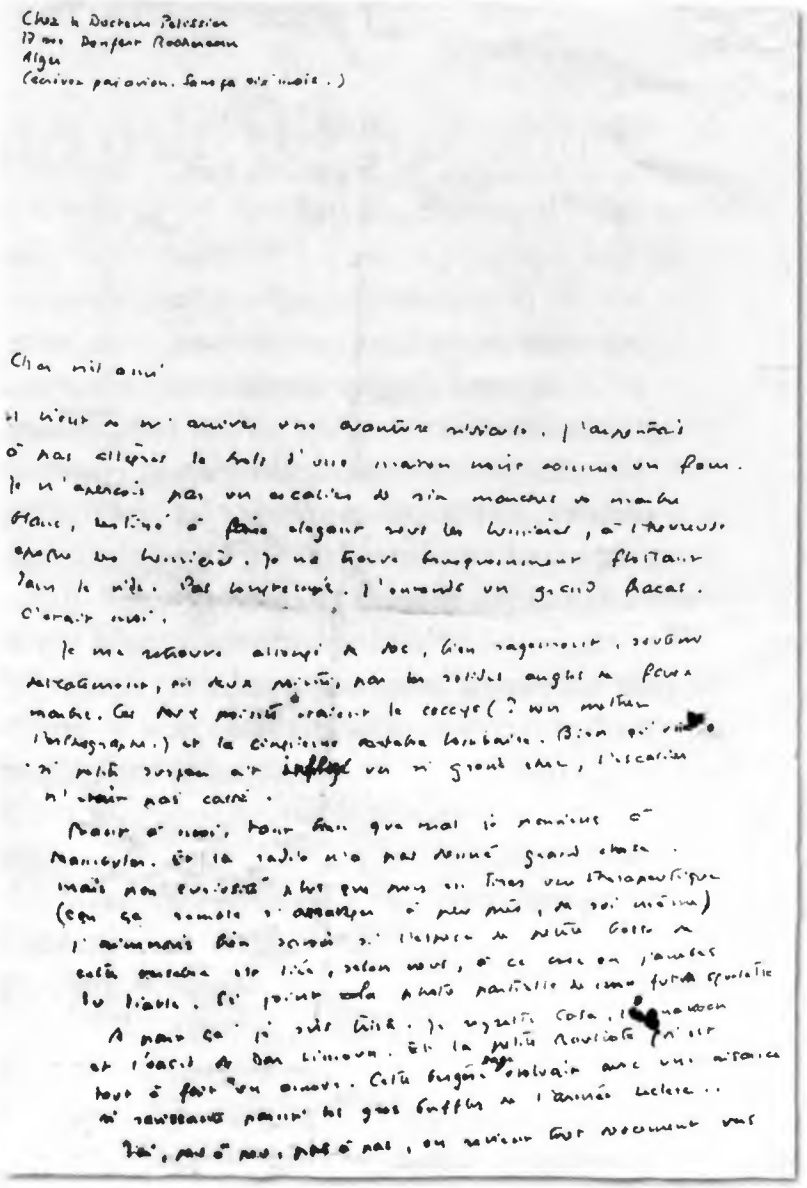
Moi je suis bien inquiet du temps à venir. Et l'épouvantail à moineaux, et les oripeaux du musée Grévin ne réussissent pas à me distraire.

Reste l'amitié, vous savez que je vous aime bien.

St EX.

Resterait l'amour si Rouliote m'aimait... Embrassez-la de ma part, c'est mieux d'obtenir ça par procuration que de ne rien obtenir du tout...

*L'autre (la peu diffusée lettre au général X), est en réalité destinée au général Chambe, qui avait été commandant en chef des forces aériennes et anti-aériennes de la VII^e^ Armée du général Giraud et qui combattit plus tard sous Juin avec le Corps Expéditionnaire Français. En voici un extrait.*



Lettre au général X.

Oujda juin 1943.

Mais où vont les États-Unis et où allons-nous aussi, à cette époque de fonctionnariat universel ?

L'homme robot, l'homme termite, l'homme oscillant du travail à la chaîne, système Bedeau, à la belote. L'homme, châtré de tout son pouvoir créateur et qui ne sait même plus, du fond de son village, créer une danse ni une chanson. L'homme que l'on alimente en culture

de confection, en culture standard comme on alimente les bœufs en foin. C'est cela l'homme d'aujourd'hui.

Et moi je pense que, il n'y a pas trois cents ans, on pouvait écrire *La Princesse de Clèves* ou s'enfermer dans un couvent pour la vie, à cause d'un amour perdu, tant était brûlant l'amour. Aujourd'hui, bien sûr, des gens se suicident. Mais la souffrance de ceux-là est de l'ordre d'une rage de dents. Intolérable. Ça n'a point à faire avec l'amour.

Certes, il est une première étape. Je ne puis supporter l'idée de verser des générations d'enfants français dans le ventre du Moloch allemand. La substance même est menacée. Mais, quand elle sera sauvée, alors se posera le problème fondamental qui est celui de notre temps. Qui est celui du sens de l'homme et il n'est point proposé de réponse et j'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde.

Ça m'est bien égal, d'être tué en guerre. De ce que j'ai aimé que restera-t-il ? Autant que des êtres, je parle des coutumes, des intonations irremplaçables, d'une certaine lumière spirituelle. Du déjeuner dans la ferme provençale sous les oliviers, mais aussi de Haendel. Les choses, je m'en fous qui subsisteront. Ce qui vaut, c'est certain arrangement des choses. La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement. Nous aurons de parfaits instruments à musique, distribués en grande série, mais où sera le musicien ?

Si je suis tué en guerre, je m'en moque bien. Ou si je subis une crise de rage de ces sortes de torpilles volantes qui n'ont plus rien à voir avec le vol et font du pilote, parmi ses boutons et ses cadrans, une sorte de chef comptable (le vol aussi c'est un certain ordre de liens). Mais si je rentre vivant de ce « job nécessaire et ingrat », il ne se posera pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes ?

Je sais de moins en moins pourquoi je vous raconte tout ceci. Sans doute pour le dire à quelqu'un, car ce n'est point ce que j'ai le droit de raconter. Il faut favoriser la paix des autres et ne pas embrouiller les problèmes. Pour l'instant, il est bien que nous nous fassions chefs comptables à bord de nos avions de guerre.

Depuis le temps que j'écris, deux camarades se sont endormis devant moi dans ma chambre. Il va me falloir me coucher aussi, car je suppose que ma lumière les gène (Ça me manque bien un coin à moi !) Ces deux camarades, dans leur genre, sont merveilleux. C'est droit, c'est noble, c'est propre, c'est fidèle. Et je ne sais pourquoi j'éprouve, à les regarder dormir ainsi, une sorte de pitié impuissante. Car s'ils ignorent leur propre inquiétude, je la sens bien. Droits, nobles, propres, fidèles, oui, mais terriblement pauvres. Ils auraient tant besoin d'un dieu. Pardonnez-moi si cette mauvaise lampe électrique que je vais éteindre vous a aussi empêché de dormir et croyez en mon amitié.

Saint-Exupéry ■

# Heurs et malheurs d'un colon obstiné

**I. Morel**

**Cet extraordinaire document nous permet d'avoir une vue réelle des énormes difficultés qui ont accablé tous ces hommes et ces femmes débarquant en terre inconnue et qui s'attendaient, certes, à devoir travailler durement, mais ne prévoyaient pas les séries de catastrophes qui devaient les menacer. Cette récompense qu'a obtenue ce colon nous paraît véritablement bien méritée. C'est son arrière-petite-fille qui nous a communiqué ce document et nous le publions en hommage à tous ceux qui ont tant souffert et tant créé. Il nous semble qu'il fallait publier ce récit parmi des textes de voyageurs qui n'ont peut-être pas suffisamment rendu justice à tout ce qui se faisait en ces temps premiers, gommant en quelque sorte les souffrances pour ne voir que la facilité et le confort d'un voyage que l'on appelerait, de nos jours, touristique.**

*C'est en mémoire de notre aïeul si courageux et droit que j'ai reproduit ce document que je vous envoie.*

*G. M.*

Présentation le 30 mars 1895 du mémoire adressé à la commission du concours Général Agricole de l'Algérie, en vue de récompenser l'agriculteur le plus méritant par l'attribution de la médaille d'or. Notre ancêtre en fut bénéficiaire en juin 1864, voici donc le texte de ce mémoire.

« Le 5 janvier 1854, je suis arrivé en Algérie par Philippeville pour rejoindre la région de Sétif dans l'intention d'y chercher du travail dans la ferme ; résolu de lutter contre l'adversité pour subvenir à l'entretien de mes cinq enfants, laissés en Suisse aux soins de parents charitables. J'étais veuf depuis quelques mois, à l'âge de trente-deux ans, sans aucune ressource, ne connaissant personne, livré en un mot à moi seul.

C'est avec ce bagage bien léger que j'affrontais l'inconnu. La Compagnie Genevoise des Colonies Suisses de Sétif construisait ses villages et occupait de nombreux émigrés venus de toutes les nations. Je m'associais avec quelques travailleurs pour l'extraction des pierres de construction pour le village d'Aïn Messaoud puis, me joignant aux menuisiers qui faisaient les portes et les fenêtres des habitations, je gagnais quelque argent destiné à ma famille en Suisse. C'est ainsi que je pris pied en 1854.

L'année suivante, une famille de nobles Suisses, les de G.-D., cherchait un cultivateur pour diriger les travaux des champs d'une propriété qu'elle venait d'acquérir, je me présentais et fus agréé. Je devins gérant de ce

domaine, situé sur le territoire de Bouhira et d'Aïn Arnat en 1855. De ce jour, j'ai rempli ces fonctions, soit pendant quarante années consécutives.

Agriculteur de naissance, me trouvant dans mon véritable élément, augurant de l'avenir de la Colonie, voyant la végétation magnifique et les récoltes obtenues, sur des sols vierges, par des moyens primitifs et des engrais rudimentaires, je résolus de rester homme des champs et abandonnais tout désir de retourner au pays de mes ancêtres, la Suisse. Ne pouvant me résoudre à vivre séparé de mes enfants, je leur donnais une mère, en me remariant, et les fis venir avec moi.

Il fallait aux besoins nouveaux apporter des ressources nouvelles. Je pris, en 1857, une ferme de la Compagnie Genevoise de cent vingt hectares que je labourais, tant par moi-même qu'avec le concours métayer indigène, car je ne disposais pas du matériel agricole suffisant pour exploiter seul.

Après avoir payé le fermage et les dépenses de toute nature, il ne restait qu'un faible reliquat. Cependant, d'années en années, aux prix d'un travail acharné, économisant le plus possible, je pus acquérir les six lots que je cultivais comme gérant, au début. Ma situation s'améliorait et la marche ascendante de mes affaires continuait au gré de mes désirs, lorsqu'une interruption aussi brusque qu'inattendue vint anéantir toute récolte, tout pâturage, mortalité du bétail, sécheresse, une invasion de sauterelles détruisant tout projet d'avenir.

Le découragement et le désespoir gagnent les colons qui jettent le manche après la cognée et quittent le pays ; la campagne est devenue déserte, les Arabes appellent cette année-là, l'année noire car, en plus, l'épidémie provoque de nombreuses victimes dans toute la population.

N'ayant plus d'approvisionnement, de ressources, ni de nourriture pour le bétail survivant, il me faut vendre à vil prix, pour vivre et essayer de reprendre mes travaux, mes meubles, mes armes, et tous les objets représentant quelque

Un village en création.

valeur. Ma femme, habile aux travaux de couture, travaillera à Sétif, au magasin de nouveautés « Les deux Magots ».

L'hiver rigoureux arrive et, ne pouvant plus les nourrir, je vends quarante vaches de race Schiwitz que j'avais importées pour améliorer la race indigène à un M. N. de D., région de Bône, perdant ainsi une somme énorme sur leur prix d'achat et suis obligé d'acheter du Din pour empêcher mes mulets de périr en dévorant mangeoires, ratelier, écorces. En désespoir de cause, je les envoie dans les montagnes du Djebel Anini.

Au printemps, on me les ramène, en partie hélas ! Et c'est avec la moitié de mes équipages que je peux faire mes travaux agricoles en 1868. Je dois avoir recours au crédit, j'emprunte de l'argent aux huissiers qui exigent 15 % d'intérêt, payés d'avance. À l'automne, je recommence mes labours après avoir acheté le blé quatre-vingts francs les cent kilogrammes. La période écoulée, de cette époque à 1872, me donne un peu de répit et, sans payer toutes mes dettes, je répare, dans la mesure du possible, les brèches de ma petite fortune.

Ma famille s'est augmentée de neuf enfants, j'ai agrandi ma construction tant d'habitation que d'exploitation. Que de dépenses !

En 1872, c'est l'insurrection générale. Pillage et incendie m'ont abattu financièrement. Les meules de paille et le fourrage, réduits en cendres, les magasins vidés, la cave et l'appartement pillés, saccagés. En effet, il nous a été difficile de mettre à l'abri du vandalisme les denrées et objets, lourds à transporter, à Sétif, où le commandement militaire avait ordonné de nous replier.

Les quelques indemnités qui m'ont été remises n'ont certes pas suffi à réparer les dommages et l'emprunt a augmenté encore mes charges. Force m'a été de recommencer la lutte avec plus d'acharnement que jamais. Je dis lutte car c'en était une avec alternati-

Charles Brouty

ves de bonnes et mauvaises récoltes ; je fais face aux circonstances, mon train de maison prend plus d'importance, mes enfants grandissent.

En 1881, profitant de la vente de terrains au Hammam, je fais l'acquisition de près de cinq cents hectares dans une contrée où tout est à créer, éloignée de tout centre. La faculté de payer en cinq annuités me permettait, à mon avis, de compter sur le produit des terres pour solder chaque cinquième, ou tout au moins en partie. Les deux premières années, j'ai récolté une quantité dérisoire de céréales et jusqu'en 1888, le produit de cette ferme put seulement arriver à couvrir les frais d'exploitation.

En 1887, année des sauterelles, ne pouvant nourrir mes animaux après le passage des criquets, je transportais mes vaches et mes brebis du côté du littoral, à l'exemple des autres cultivateurs. Sur quatre cents brebis, j'en ai ramené quatre-vingts, de soixante bêtes à cornes, une dizaine est revenue, les autres ont péri de misère ou ont été vendues pour peu de chose à quelques cultivateurs de Bordj-Bouira et Aïn Bessem.

De peur de passer pour un narrateur « hyperbolique », je ne citerais que pour mémoire la perte de mon troupeau de vaches par suite de l'épidémie de charbon, symptomatique en 1882-1883. Le ravage des sauterelles au Hammam en 1887-1888 où les criquets n'ont pas laissé une tige de blé d'orge ou d'herbe.

Après ce fléau, ma situation en 1889 se résumait à ceci : cent seize mille francs, sans troupeau de brebis, ni de vaches, mais possédant bœufs et mulets pour demander à la terre de féconder et d'empêcher mon naufrage en défrichant les terres incultes, en fumant les champs, en utilisant le fumier de la population arabe et celui de la ferme.

Tant au village de Bouira que d'Aïn Messaoud, faisant des labours préparatoires de printemps, l'agriculture m'a donné de quoi parer à tout événement et surtout de ne jamais perdre courage au milieu de tous les malheurs, tout en montrant une voie nouvelle qui consiste à donner beaucoup au sol pour en retirer beaucoup.

C'est à cela que tendent mes efforts malgré les tâtonnements inhérents aux innovations, suivant les exemples qui me sont donnés, exemples qui me

permettent d'espérer un résultat certain. J'ajouterai même que, d'années en années, la marche progressive des améliorations (fumure, amendement, assolement) venant après les engrais peu coûteux provenant de la ferme m'ont amené à généraliser les labours profonds, l'assolement, la culture de vesces sur jachères labourées au printemps, de la luzerne dans les terres irrigables, l'essai de culture de plantes, susceptibles d'être retenues pour me permettre d'arrêter, de la meilleure méthode à employer pour la germination et tous autres soins, exigés par chaque variété en particulier.

Je me permettrai d'attirer l'attention de Messieurs les Membres du Jury de la Commission sur la manière de cultiver le sol que j'ai mise en pratique depuis plusieurs années, labours profonds, fumure, drainage.

En rédigeant ce mémoire, j'ai moins l'intention de faire part de la situation qui m'a été faite par les grandes propriétés que je cultive pour le compte de M. de G. et pour le mien, gestion propre, que de faire ressortir la richesse que l'on peut tirer du sol des Hauts Plateaux Sétifiens.

C'est pour étayer ma candidature à l'attribution de Prix d'Honneur du Concours Général Agricole que j'ai l'honneur de soumettre à Messieurs les Membres du Jury, par le présent exposé, les efforts fournis et les événements surmontés par moi.

Ayant débuté sans capitaux, sans appui, sans recommandation, sans instruction, sans avoir bénéficié d'attribution de concession gratuite, ni d'agrandissement, mais animé d'une inébranlable volonté de mener à son terme le but recherché, réussir mon implantation dans ce pays que j'ai appris à aimer, je puis être fier de l'œuvre accomplie qui est la mise en valeur de terres incultes.

Pour me résumer je me permets de rappeler que, arrivé en Algérie le 5 janvier 1854, âgé de trente-deux ans, veuf avec cinq enfants, que je fis venir après m'être remarié, ma famille s'agrandit et j'eus dix-huit enfants à élever. Malheureusement, j'en perdis six par maladie.

Je suis âgé de soixante-quatorze ans, au soir d'une vie faite de travail et de persévérance, fier des résultats acquis dans mon exploitation agricole.

Je dédie ce mémoire à ma descendance, souhaitant qu'elle en tire un enseignement profitable, courage, persévérance et foi en l'avenir.

Fait à Bouhira, le 30 mars 1895 ; certifié conforme à la vérité.

I. M. ■

Jean Brunne

# Ely Leblanc

**Odette Goinard, d'après les mémoires d'Ely Leblanc, communiquées par sa fille, Anne Smith.**

**Le professeur Ely Leblanc fut une éminente personnalité de la médecine en Algérie. Spécialiste de l'anatomie, il fut doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de 1929 à 1940. Pourvu de nombreux titres universitaires, il effectua des missions scientifiques dont nous donnons la liste en annexe. Au soir de sa vie, Ely Leblanc s'est remémoré son enfance et a rédigé ses souvenirs, faisant preuve d'une mémoire étonnante. Ce récit nous a été communiqué par sa fille. Il nous a permis de connaître les circonstances de son arrivée en Algérie. Ses impressions sont relatées avec une grande précision et une fraîcheur quasi juvénile. Nous n'avons pas résisté au plaisir de vous transmettre cette page de vie toute simple qui fut le prélude à une carrière particulièrement féconde.**

Ely Leblanc est né le 4 avril 1871 à Paris. Son père était d'origine champenoise, né à Condé-sur-Marne. Sa mère, née à Sospel dans le comté de Nice qui appartenait alors au Piémont, était italienne et avait gardé sa nationalité jusqu'à l'âge de quinze ans. Installée à Paris au cœur du quartier de Montmartre, la famille avait vécu le terrible siège de la commune. Elle émigra à Nice en 1875, puis en Algérie au mois d'octobre 1876.

Le jeune Ely se souvenait parfaitement du voyage sur *L'Alger*, un vieux bateau de la Compagnie de Navigation Mixte, qui mit cinquante heures pour traverser la Méditerranée ! Voyage atroce par une mer démontée. Les vagues blanchies d'écume s'acharnaient avec violence sur l'arrière carré du navire, ballotté en tous sens. Les gémissements des passagers du pont en proie au mal de mer lui avaient laissé une impression ineffaçable. Laissons parler l'auteur de ces souvenirs lorsque le bateau accosta à Alger : *« L'arrivée à Alger m'émerveilla, dans la lumière d'une matinée radieuse et calme, devant l'immense triangle blanc de la ville barbaresque, dressée presque verticalement au dessus de l'eau paisible du port.* L'Alger, *dont le château arrière s'est garni de passagers ranimés, s'amarre au milieu des barques, conduites par des gaillards bruyants aux vêtements étranges et colorés qui se battent et hurlent pour se partager les voyageurs au bas de l'échelle du navire. Mon père est debout dans une de ces embarcations, venu nous accueillir (nous ayant précédés de quelques mois en Afrique). Je suis bien vite impressionné par la diversité des couleurs, l'agitation, les cris, le soleil éclatant. Ma main ne quittant pas celle de mon père, je*

*m'amusais de l'aspect des premiers indigènes rencontrés, de leur accoutrement, de leur langage, et de ces maisons blanches aux formes inconnues de moi, qu'on me dit être des mosquées, des églises arabes. »*

Mais la famille ne devait pas rester à Alger, le père d'Ely ayant été affecté aux grands travaux du barrage du Hamiz. Vivant dans une maison isolée, avec ses parents, son frère Henri de six ans plus âgé et sa sœur Gabrielle dans un paysage désolé et farouche, à fond de hautes montagnes, le jeune Ely fait l'apprentissage de sa nouvelle vie en Algérie. Celle-ci lui paraît délicieuse, libre, vagabonde, pleine de nouveautés et d'imprévus. Un détachement de pénitenciers militaires travaillait au barrage, ce qui excitait la curiosité de l'enfant. Il assista parfois à des scènes de violence qui frappaient son imagination.

L'instruction d'Ely souffrait évidemment de ce régime de liberté et de constantes récréations. Il apprit cependant à lire, grâce à la patience d'une jeune femme charmante qui devait rester pour lui une amie durant cinquante ans.

*« Saisons adorables pleines de fleurs, de joie, de rires, dans l'ignorance totale des contraintes, des usages impérieux, de l'inquiétude qui pourtant, vers la fin, nous fit connaître ses rudesses. La "fièvre du pays", comme on la nommait communément, une émanation perfide qu'on croyait spontanément émanée du sol, frappa cruellement. Toute la famille fut atteinte ; une petite, dernière née, mourut. L'été et le début de l'automne nous virent fiévreux, frissonnants, amaigris, anémiés. Tout le jour il fallait penser à la quinine qu'on prenait en solution, d'un goût horrible, ou qu'on roulait en poudre dans des feuilles de papier à cigarettes pour en faire de grossières pilules qu'on essayait d'avaler et qui souvent s'arrêtaient dans la gorge, provoquant des réflexes de vomissements. »*

Cette saison de misère décida du départ de la mère et de ses enfants pour lesquels se posait d'ailleurs la question de l'école, le père étant resté au Hamiz, retenu par son emploi administratif.

La famille s'installa à Alger, au hameau du « village d'Isly », situé à flanc de coteau sur le bord d'un grand ravin auquel on accédait par la route montant vers le Télemly. Ce hameau avait les avantages champêtres de la campagne, loin de l'agitation de la ville, mais loin aussi de tout magasin d'alimentation. Les chemins de l'école se faisaient toujours à pied. Les distractions pour un enfant de cet âge étaient rares mais, très éveillé, Ely observait les différentes manifestations de son environnement : allées et venues incessantes des militaires, sonneries de clairons et trompettes des pontonniers, files de femmes indigènes attendant l'ouverture du Mont de Piété, *« silencieuses et immobiles, accroupies sur le trottoir près de leur couffin contenant quelque harde ou quelque banal bijou à engager pour une somme minime qui leur permettrait de vivre quelques jours dans*

*leur misère* ». La sortie du général en selle suivi de son escorte, salué par les factionnaires présentant les armes était le spectacle le plus attrayant pour le jeune garçon. Il admirait leurs grandes tenues chamarrée, leurs chapeaux à plumes.

La place d'Isly, devenue plus tard place Bugeaud, décrite par Ely « *était un marché arabe des plus achalandés, des plus fréquentés et des plus bruyants. La circulation y était difficile car les éventaires de toutes dimensions, serrés les uns contre les autres, occupaient toute la surface non réservée à la chaussée. Sur les tables rustiques, surmontées ou non d'une tente de calicot ou de toile de sac, tenue par des ficelles, s'amoncelaient légumes frais, figues et dattes sèches ou pétries en pâte brune, pains saupoudrés d'anis ou de cumin, épices au parfum pénétrant. En été, des figues de barbarie à peau verte ou jaune, avec leurs mille petits bouquets de fines aiguilles dangereuses, se dressaient en pyramides. Sur les tables, destinées aux produits non alimentaires, s'étalaient des étoffes à ramages, des cuirs, de la ferronnerie, des poteries, de la bimbeloterie. Dans le milieu de la place où toute circulation était rendue impossible, étaient immobilisés des ânes, des mulets, des chameaux. Il y avait aussi les échoppes d'arracheurs de dents. J'ai souvent assisté à des extractions dentaires. Un passant entrait, s'asseyait à l'orientale, jambes croisées, sur un banc recouvert d'une natte. L'opérateur, la main armée d'un davier, se faisait montrer la dent douloureuse et la tirait avec dextérité, non sans quelques grognements du patient. L'opéré donnait une pièce et disparaissait dans la foule. J'y fus moi même un jour, vers mes onze ans, me faire enlever une dent douloureuse. L'affaire se passa très correctement, sans complication et suivant l'usage, je tendis une pièce de deux francs au praticien.* »

En octobre 1877, l'école du « père Bourgeois », fréquentée par Ely, fut transférée de la mince ruelle en escalier, sise face au camp d'Isly, dans une cour du bas de la rue Charras, qu'elle partageait avec un entrepôt de bois. Il y eut dès lors trois classes au lieu de deux. Les grands de la première classe organisaient dans cet entrepôt de véritables représentations théâtrales, dans le mode de « la comédia del arte » . L'élection du Président de la République, Jules Grévy, en remplacement du maréchal de Mac Mahon, donna lieu notamment à une grande manifestation de la part des élèves.

Dans le courant de 1879, l'école fut transférée définitivement dans un bâtiment neuf, construit au Plateau Saulière, dans lequel se trouvaient réunis l'école des garçons, celle des filles et l'école maternelle. Ely eut alors comme condisciple et bon camarade Louis Gentil, devenu plus tard professeur à la Sorbonne et explorateur du Maroc (1906 1987).

Ely Leblanc évoque les figures pittoresques rencontrées lors de ses trajets à l'école : l'épicier mozabite, enseveli dans l'ombre épaisse de sa boutique, le porteur d'eau, le montreur d'ours fai-

sant danser sa bête brune au son d'un petit tambourin, l'homme orchestre avec sa grosse caisse, ses cymbales et son chapeau chinois.

Un jour il vit un homme botté, fusil à l'épaule, suivant une petite charrette dans laquelle était allongée une panthère récemment tuée, arrivée de Kabylie sur une voiture de marché. C'était le fameux Bombonel, le chasseur de panthères, dont les exploits étaient bien connus des Algériens. Sur la place Bresson, étaient garés les corricolos, petits omnibus de huit à dix places attelés de deux chevaux. Les caisses, peintes de couleurs vives et mêmes criardes, portaient des noms étranges : « Le berceau d'amour », « Le plaisir des dames », « Le lion du désert », « La frégate », « Le zéphyr ». Tout à côté de ce stationnement étaient « Le café du vieux grenadier » et le restaurant du « Veau qui tête ». Toutes les enseignes s'illustraient de peintures suggestives qui attiraient une clientèle populaire et bruyante.

Parmi les personnages les plus remarquables rencontrés par Ely était le « charretier de roulage », d'un type très particulier dans son accoutrement. Par l'effet d'une tradition fidèle, il était toujours vêtu d'un blouson de toile bleue, soutaché de blanc, et d'un pantalon de velours à côtes, bleu également, très large mais étroitement serré aux chevilles. Il était chaussé d'espadrilles, coiffé d'un large béret et armé d'un fouet de jonc tressé en travers des épaules. Très populaire, il avait pris rang dans la littérature algérienne avec *Pépète le bien-aimé*, de Louis Bertrand. Au faubourg Bab-el-Oued, c'était comme une manière de héros local infiniment admiré, surtout par les femmes et les enfants.

C'est donc dans cet environnement très original du « vieil Alger » qu'Ely Leblanc fit ses premières armes. Il est permis de penser que sa brillante carrière, grâce à son intelligence et son esprit toujours en éveil, a été le fruit d'un dur apprentissage dans une famille toute simple et d'une enfance peu gâtée, mais néanmoins illuminée par les impressions très vives qu'il avait recueillies à chacun de ses pas.

Ely Leblanc avait un rôle actif dans plusieurs sociétés savantes d'anatomie et d'anthropologie. Il était officier de l'Académie et de l'Instruction publique.

Mobilisé durant les années 1914-1918, et ayant participé à des campagnes de guerre au Maroc, il était médecin-commandant-honoraire en 1931.

Officier de la Légion d'Honneur, il avait aussi la Croix de Guerre. Il a effectué des missions scientifiques au Sahara et au Fezzan.

La liste de ses très nombreux travaux scientifiques est à la disposition des lecteurs qui le souhaiteraient. ■

# Repères bibliographiques
# Point Livres

**Jeanine de la Hogue**

### *Miscellanées d'Algérie, 1830-1962*

John Franklin,
Mémoire de notre temps.

Il n'est pas toujours facile de faire un compte-rendu de lecture, pour diverses raisons. Mais faire un compte-rendu de celui-ci, c'est particulièrement ardu. Et tout d'abord, qu'évoque le mot miscellanées ? Du latin « *miscellanea*, choses mêlées, mélanges d'ouvrages de science, de littérature », dit le dictionnaire. L'auteur sous-titre son livre « Curiosités, Réalités, Billevesées », on peut y trouver un peu de tout. L'éditeur dans sa préface le dit bien : « Il s'agit là d'une compilation unique et surprenante de faits établis, essentiels ou anodins, d'indications futiles ou inutiles... » Ainsi tous les films tournés en Algérie de 1918 à 1950, les monnaies en usage sous la Régence, les combats de Marcel Cerdan, les préfets, le baptême de l'air de Fernandel, les maires, les évêques romains, etc. Mais aussi, les vins, la presse, les champions cyclistes... Vous voyez qu'il est bien difficile de parler de ce livre. Il faut le prendre, le parcourir, le fermer et le rouvrir aussitôt et vous ne serez pas au bout de vos surprises.

### *Alger blues II. Le temps des cigales*

En sous titre : *Souvenirs d'enfance et d'adolescence d'un petit Algérois.*
Guy Dupuis de la Granrive,
Mémoire de notre temps.

Un premier tome était intitulé *Alger blues. Souvenirs autobiographiques,* publié chez Dulpha en 2007. L'auteur nous dit « prolongement logique mais non chronologique d'*Alger blues, le temps des cigales* couvre à peu près la même période mais avec un décalage de quatre à cinq ans, de 1947 à l'été 1959 ». L'action se situe essentiellement dans le petit village de Lapérouse et sa plage. Elle est animée par une bande de gamins au seuil de l'adolescence. C'est le récit de ces quatre cents coups qui nous est raconté ici, et qui réveillera bien des souvenirs chez tous ceux qui ont fréquenté ces lieux en leur enfance et réjouira de même ceux qui ont eu la chance de connaître les joies méditerranéennes, des heurs et des malheurs d'une enfance que nous rappelle ce livre plein d'anecdotes et de notations. Ainsi cette description de fin de vacances. *« Nous retrouvons cette atmosphère d'arrière-saison où un soleil indolent, tardant à se lever, mais se couchant de plus en plus tôt, annonce pour nous une séparation prochaine. Chaque fois le même désarroi*

*nous taraude à l'approche de la fin-août... Sur la plage, le regard englobe une énorme portion d'espace qui se reflète dans la mer. Parcouru de nuées de toutes les nuances de gris... le ciel change constamment, s'éclaircit, laisse poindre une vague lueur, un halo de soleil, une soudaine éclaboussure lumineuse qui irradie sur l'eau. »*
À lire avec plaisir, en nostalgie heureuse.

***Jusqu'à vingt ans, souvenirs d'une fille de colons***
Gabrielle Quillery, Mémoire de notre temps.
Récit attachant d'après les souvenirs d'une petite fille arrivée en Algérie en 1848.

**Autres livres récemment parus :**

***Les compagnies nomades***
Serge Bollé, éditions Bollé, 38 €.

***Assumer à vingt ans, témoigner aujourd'hui (guerre d'Algérie, 1960-1961)***
André Malichier, éditions Lavauzelle, 26 €.

***Fleurs de tranchées (1913-1919), lettres de guerre***
René-Charles Andrieu, 27 €.

***Forces noires des puissances coloniales européennes***
Antoine Champeaux, Éric Devos, Janos Ricoz, Lavauzelle, 27 €.

***Aviateurs en guerre, Afrique du Nord, Sahara1954-1962***
Patrick-Charles Renaud, éditions Grancher, 24 €.

***Commando Georges et l'Algérie d'après***
Armand Benessis de Rotrou, préface du général Faivre, éditions Dualpha, 38 € + 5 € de frais de port.

***Une vie en direct***
Jean-Claude Narcy, éditions Lattès, 18 €.

Yves Richardot nous fait part d'un ouvrage tout à fait intéressant de notre ami Pierre Jarrige, avec Alain Crosnier : **L'ALAT en AFN**, document remarquable, nombreuses photos sur l'équipement diversifié de l'aviation légère, hélicoptères, etc. 300 photos, 80 pages. En souscription jusqu'au 30 septembre, 25 € port compris. Nous en reparlerons longuement.
Pierre Jarrige, Saint-Ferréol, 30250 Revel

*Errata*
Dans notre numéro 63, une erreur d'impression s'est malencontreusement glissée, à propos de l'éditeur du superbe livre sur Pierre Loti, Bleu Autour et que nous avons appelé Bleu Aurore. Nous souhaitons aussi en donner l'adresse :
11, avenue Pasteur
03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule
Prix de l'ouvrage : 34,50 €.
Nous prions l'éditeur de bien vouloir nous excuser.

# Le Lion de l'Atlas

**Théophile Gautier**

*Dans l'Atlas, – je ne sais si cette histoire est vraie, –*
*Il existe, dit-on, de vastes blocs de craie,*
*Mornes escarpements par le soleil brûlés ;*
*Sur leurs flancs, les ravins font des plis de suaire ;*
*À leur base s'étend un immense ossuaire*
*De carcasses à jour et de crânes pelés ;*

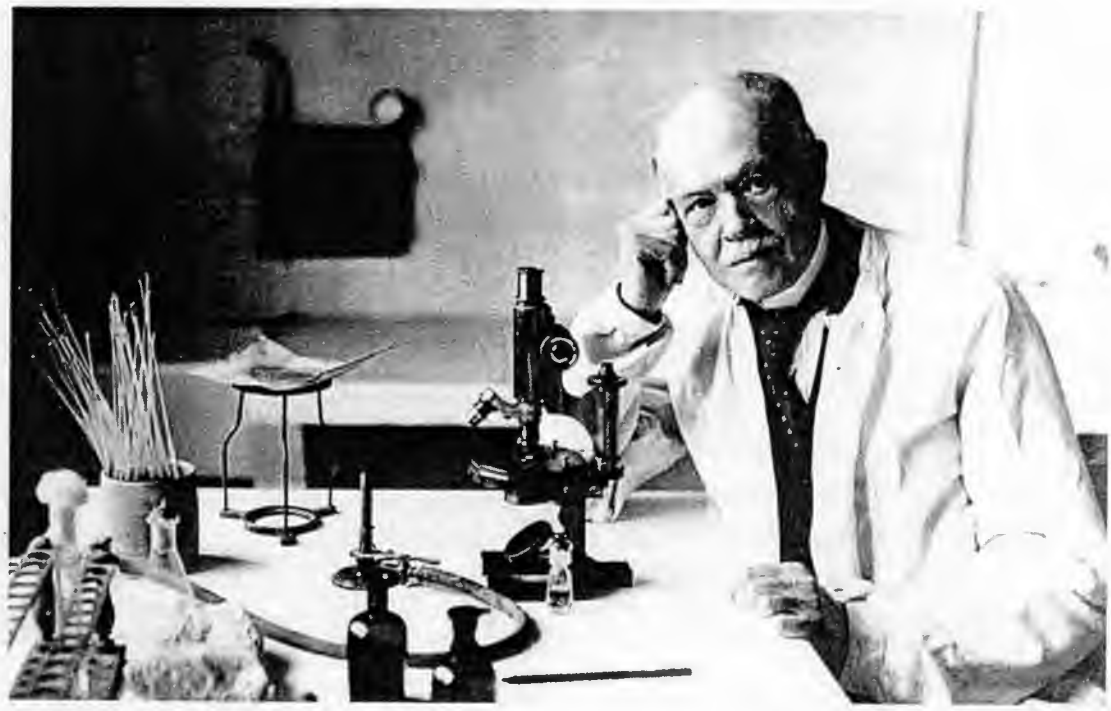
*Car le lion rusé, pour attirer le pâtre,*
*Le Kabyle perdu dans ce désert de plâtre,*
*Contre le roc blafard frotte son mufle roux.*
*Fauve comédien, il farde sa crinière,*
*Et, s'inondant à flots de la pâle poussière,*
*Se revêt de blancheur ainsi que d'un burnous !*

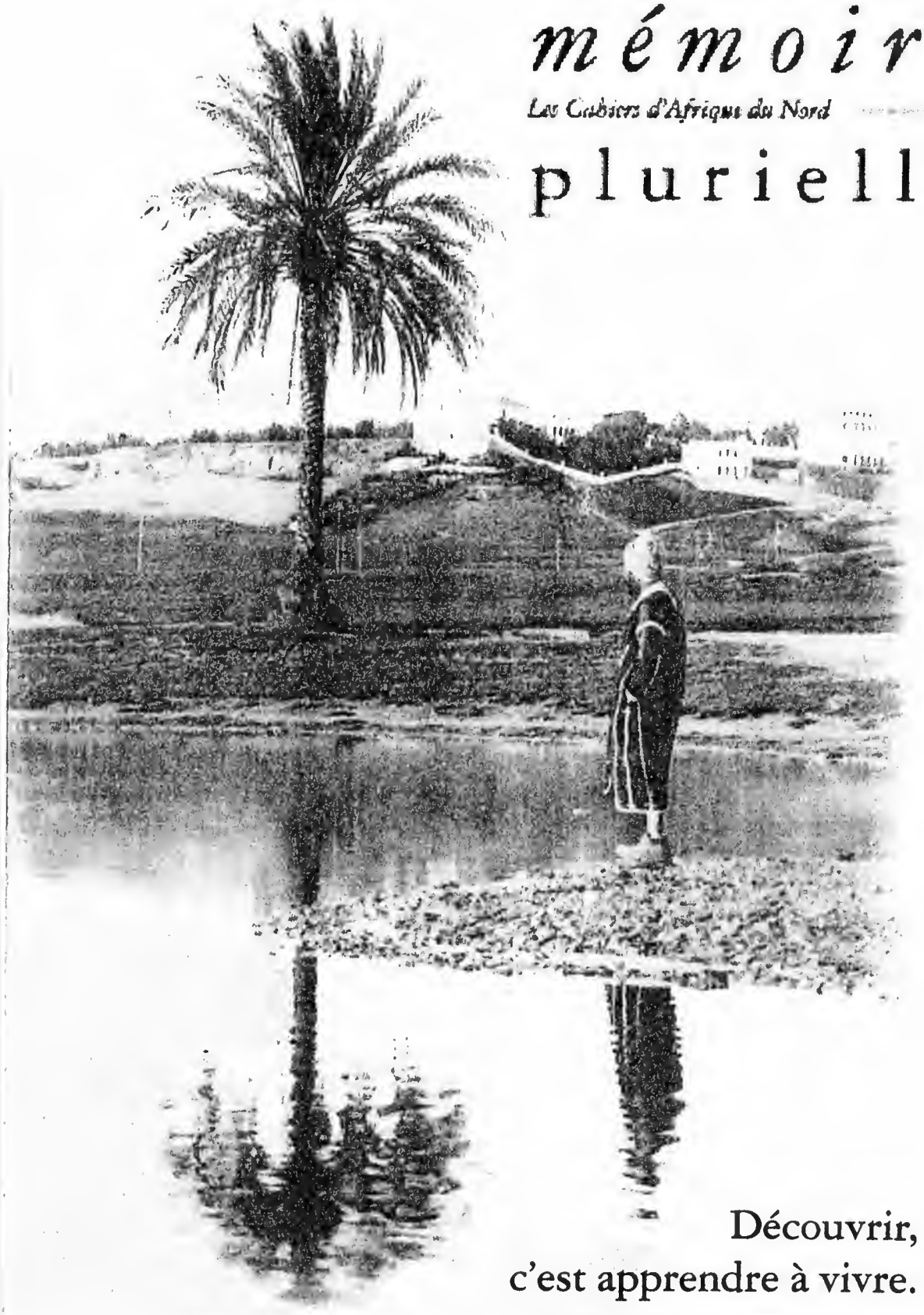
*Puis, au bord du chemin, il rampe, il se lamente,*
*Et de ses crins menteurs fait ondoyer la mante,*
*Comme un homme blessé qui demande secours.*
*Croyant voir un mourant se tordre sur la roche,*
*À pas précipités, le voyageur s'approche*
*Du monstre travesti qui hurle et geint toujours.*

*Quand il est assez près, la main se change en griffe,*
*Un long rugissement suit la plainte apocryphe,*
*Et vingt crocs dans ses chairs enfoncent leurs poignards.*
*– N'as-tu pas honte, Atlas, montagne aux nobles cimes,*
*De voir tes grands lions, jadis si magnanimes,*
*Descendre maintenant à des tours de renards ?*

## Errata

Un de nos lecteurs, le docteur Maurice Huet, ancien chef de laboratoire à l'Institut Pasteur de Tunis, nous a prié d'apporter des corrections à la biographie du docteur Charles Nicolle (*Cahiers d'Afrique du Nord*, n° 2) et à l'introduction des *Feuilles de la Sagittaire* (*Mémoire Plurielle*, n° 62). Ce dont nous le remercions. L'Institut Pasteur de Tunis a été créé par décret beylical en date du 7 septembre 1893. (26 sfar 1311).
M. René Millet, Résident général, avait demandé à Pasteur de bien vouloir envoyer en Tunisie un de ses élèves pour étudier les moyens d'amélioration de la vinification, assez difficile à cause du climat.
Le docteur André Loir, dans un pavillon annexe du Contrôle civil, s'efforça de propager la méthode de pasteurisation des vins. À la demande de Pasteur, il était également chargé par le ministre de l'Instruction publique d'une mission pour étudier les maladies de l'homme et de l'animal : création par décrets, en 1894 de deux laboratoires de bactériologie et de traitement antirabique et d'un centre vaccinogène, qui reçurent le nom d'Institut Pasteur, doté de la personnalité civile par décret du 14 février 1904. Sur l'initiative du Résident général Stéphen Pichon, l'Institut fut transféré en 1904 dans des bâtiments spécialement créés dans le Jardin d'Essai et le nouveau directeur fut nommé en 1903 : le docteur Charles Nicolle. Il y mena ses découvertes sur l'agent de transmission du typhus en 1909. Il resta à ce poste durant trente-trois ans, s'identifiant tellement à cette institution qu'il voulut y recevoir sa sépulture. (Voir pour les développements, *Tunisie*, sous la direction d'Eugène Guernier. *Encyclopédie Coloniale et Maritime*, Paris 1944).





# *mémoire*

*Les Cahiers d'Afrique du Nord*

# plurielle

Découvrir,
c'est apprendre à vivre.

## BULLETIN D'ABONNEMENT ET (OU) D'ADHÉSION

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Téléphone : ..... Fax : .....

Mail : .....

Souhaite s'abonner à *Mémoire plurielle* : OUI NON

Souhaite adhérer à l'association
Mémoire d'Afrique du Nord : OUI NON
*(rayer les réponses inutiles)*

### TARIFS EN VIGUEUR

| | |
|---|---|
| Vente au numéro : | 7 € |
| Adhésion à l'association Mémoire d'Afrique du Nord | 6 € |
| Abonnement à *Mémoire plurielle* : | + 20 € |
| | 26 € |
| Membre donateur à partir de | 30 € |
| Membre bienfaiteur à partir de | 50 € |

Ci-joint un chèque de ..... €
*(à l'ordre de Mémoire d'Afrique du Nord,*
*119, rue de l'Ouest, 75014 Paris)*

Date : ..... Signature